

*Œuvres complètes de
Saint Bernard,
premier abbé de Clairvaux*



**ŒUVRES DE GEOFFROY DE
CLAIRVAUX.**

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SAINT BERNARD

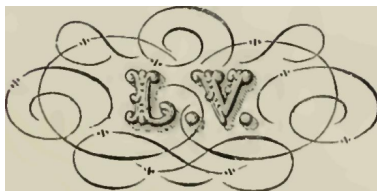
TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. L'ABBÉ DION

TOME HUITIÈME

pages 402-457

ŒUVRES DE GEOFFROY DE CLAIRVAUX.



PARIS
LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR
RUE DELAMBRE, 9
1867

*La numérotation de haut de page est reproduite
entre crochets carrés : []*

SERMON DE GEOFFROY,¹ QUATRIÈME
ABBÉ DE CLAIRVAUX, POUR LE JOUR
DE L'ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE
SAINT BERNARD.

Prononcé en 1162

1. Combien douce doit nous sembler aujourd'hui, mes très chers fils, la mémoire de notre père ! Qu'elle est aimable, qu'elle est agréable, qu'elle est acceptable, qu'elle est célèbre ! En effet, s'il est vrai que la mort des saints est précieuse devant le Seigneur, il faut que les hommes se gardent bien de négliger la mémoire de ce grand homme, de l'ensevelir dans la tombe et de l'abandonner à l'oubli du tombeau. On doit embrasser en tout et partout ce nom saint, quand on entend parler de ses magnifiques actions, quand on lit ses paroles, quand on considère les fruits qui en sont résultés. Il ne faut pas que ceux qui ont connu sa vie spirituelle, oublient sa mort corporelle. Or, quelle dévotion à Dieu fut la sienne quelle pureté dans toute sa conduite, quel bien il a fait à une infinité de gens ! Mais ceux à qui la mémoire que nous célébrons aujourd'hui doit sembler assez douce et tout particulièrement agréable, c'est à ceux-là surtout qui, plantés dans la graisse de cet excellent olivier, sont encore aujourd'hui portés par sa sainte racine. Mais elle doit être plus que toutes les

¹ Il est parlé de lui dans les notes qui précèdent le livre III de la V. de saint Bernard.

autres mémoires, infiniment douce et chère à tous les cours qui repassent et redisent le souvenir de cette abondante douceur qu'ils ont goûtée un jour, et qu'ils rappellent et racontent aux autres tout ce qu'ils ont vu de leurs yeux, entendu de leurs oreilles, et touché de leurs mains, au sujet de cet homme de Dieu. Ils se disent en effet à eux-mêmes, et tout le monde se plaît à répéter à leur sujet, ce qu'un sage disait en parlant du saint prophète Élie : « Heureux ceux qui vous ont vu, et qui ont vécu dans votre amitié (Eccles. IV). » D'ailleurs, dans le bonheur que nos anciens goûtent aujourd'hui, ce que nous devons rechercher, c'est notre avantage, ce que nous devons ambitionner avant tout ce sont les sentiments de la piété, les fruits du salut, et les effets de l'édification : car, après tout, ce dont notre pauvreté a besoin, c'est de se restaurer plutôt que de se réjouir, et si elle a un peu le sens elle aimera mieux du pain que des friandises.

2. Mais d'ailleurs, sur cet arbre aussi saint que fertile, nous trouvons de l'un et des autres si nous cherchons avec piété, car cet arbre, planté le long d'un ruisseau d'eaux vives, a commencé par porter du fruit à son temps ; mais maintenant qu'il est transplanté loin des eaux, il ne rosse point pour cela de porter du fruit. On voit encore vivants parmi nous [403] les exemples de sa vie ; souvent les paroles tombées de ses lèvres nous reviennent à la bouche, et les suffrages de ses

prières nous sont assurés. L'histoire nous apprend que les enfants d'Israël servirent Dieu tous les jours de Josué et des anciens qui avaient vu les merveilles que Dieu avait opérées dans Israël. Plaise à Dieu que la race de ce bienheureux père, ces enfants qu'il a engendrés surtout par l'Évangile, et qu'il a si souvent nourris, vive longtemps. Oui, Dieu veuille qu'elle marche sur ses pas, pour que les générations à venir n'aient pas de motif de se plaindre d'elle, ce dont Dieu nous garde, et de gémir qu'elle se soit si vite écartés de la voie de la vie qui leur a été montrée, et que, n'entrant pas elle même dans ces sentiers, elle ne laisse point entrer les autres. Or, au moment où il allait vous être enlevé, voici ce qu'il vous recommandait avec un zèle tout particulier. Et, si je ne me trompe, ou plutôt, puisque je, ne me trompe point, ce qu'il appelle de tous les vœux de son amour de père, c'est que, ayant appris de lui comment vous devez marcher dans les voies de Dieu pour lui plaire en toute chose, vous y marchiez de telle sorte que vous y avanciez de plus en plus (Thes. IV, 1). Sans doute, il avait à cœur que ces paroles terribles du saint législateur Moïse « Pendant tout le temps que j'ai vécu et agi parmi vous, vous avez toujours disputé et murmuré contre le Seigneur ; combien plus le ferez-vous quand je serai mort (Deuter. XXXI, 27) ? » ne semblassent point avoir été prononcées pour vous. J'ai bien peur également qu'il n'ait

aussi été touché des paroles de l'Apôtre qui prévoyait qu'après qu'il ne serait plus, le bercail de ses chers disciples seraient envahi par des loups ravissants. Plaise au ciel, par conséquent, qu'il vive toujours pour nous et que la mort ne le frappe jamais ! Oui, plaise à Dieu qu'il ne s'éloigne jamais de nous, mais qu'il soit retenu parmi nous et qu'il ne nous laisse jamais aller ! Dieu veuille qu'il soit encore notre père abbé, et que vous soyez ses fils : qu'il soit votre pasteur, et que vous soyez les brebis de son troupeau ! Car quant à nous, comme vous le savez, si nous sommes assis aujourd'hui à cette place, ce n'est pas pour nous, mais pour celui qui nous a aimés, c'est pour qu'il ne semble pas qu'il s'est levé au milieu de vous, ce que vous avez le plus à cœur d'éviter, un homme qui ne connût pas Joseph,

3. Et maintenant, mes très chers amis, ce qui se voit en nous est temporel, et destiné à passer rapidement. Il n'en est pas ainsi des choses que nous croyons en lui, nous ne les voyons pas. Imitons-le et vénérons-le donc sans le voir comme si nous le voyions, appelons de nos vœux et de nos prières ses conseils et ses exemples. En attendant, nous célébrons sa mémoire, nous nous félicitons de cet emploi fait pour le temps et nous nous réjouissons de l'avoir constamment sous les yeux. Est-ce que, en ce moment même, si nous n'avons point le bonheur de le voir, lui ne nous voit point non plus ? Ah ! mes frères, loin de

nous cette pensée, gardons-nous de penser, de soupçonner même légèrement rien de pareil. Que de choses, en effet, il a vues en esprit, ce saint homme, même pendant qu'il vivait encore dans la chair ! Combien n'en a-t-il pas distingué à distance ! Que de choses à venir il a connues et annoncées d'avance ! Je [404] connais un homme qu'il avait pêché avec plusieurs autres dans le filet de la parole de Dieu, qu'il a conduit dans la salle des novices où se coupaient alors selon le précepte du Seigneur et se faisaient cuire de nombreuses herbes de prémices de la moisson. Sur ces entrefaites, il y eut pour le saint abbé un motif, comme lui en donnaient souvent les besoins des siens on de l'Église de Dieu toute entière, de s'éloigner pendant quelques jours de son monastère ; mais il ne fut absent que de corps, non de cœur, et son esprit pourvoyait efficacement à tout, si sa chair avec sa faiblesse avait cessé d'être présente. De retour de son voyage, son premier soin est de visiter les jeunes recrues du Seigneur, qu'il avait munies, si je ne me trompe, d'environ quatre-vingts sortes d'armes spirituelles différentes. Après les avoir saluées, il ne dit que quelques mots, puis, appelant l'un d'eux par son nom, il s'exprima ainsi : « Sachez que lorsque vous aviez cessé de me voir, moi je vous voyais encore ; vous étiez bien triste, plongé dans une violente affliction, et lorsque je vous donnais un baiser avec le désir que ce fût un

baiser de paix, j'ai senti mes joues mouillées de vos larmes.» À ces mots, le faisant approcher davantage, il eut la très grande bonté de l'embrasser et de lui prodiguer des consolations. Faut-il s'étonner qu'un rayon de soleil aussi pénétrant que lui, ait percé la nue avec une telle facilité et une telle rapidité ? Pour lui ce n'était même pas une vision. En effet, auparavant ce religieux s'était senti prévenu des douceurs de la grâce, mais, après le départ du bienheureux père, il s'était vu assailli par la tempête de la tentation, et il avait failli sombrer dans la tourmente d'un violent chagrin. Mais des lèvres du père tomba dans son âme une double grâce, une parole de vérité et un baiser de charité, et à l'instant même sa tristesse disparut, pour laisser la place à une joie salulaire.

4. Mais à présent, nies frères, qui placera une source de pleurs dans notre tête, et une fontaine de larmes dans nos yeux ? Soupirant après la lumière, après le Seigneur, jusqu'à ce qu'il daigne faire jaillir ces deux sources dans notre terre desséchée, que de nos yeux coulent deux ruisseaux de larmes ; peut-être tomberont-elles dans le sein d'un père plein de Clémence, peut-être son cœur de père se mouillera-t-il des larmes de ses enfants. Car s'il a pu connaître la cause des larmes qu'un de ses fils versait dans le berceau oit vagissait son enfance, bien qu'il fût alors loin de lui, s'il a compris son chagrin, connu sa tristesse

et senti ses larmes, ne croyez-vous pas que maintenant il voit, sent et connaît tout ce qui nous touche ? Ou bien encore, comment lorsqu'il nous apparaîtra à tous, si nous le voyons sans hésiter (et plaise à Dieu que notre cœur ait ce bonheur et que personne ne nous le ravisse), comment, dis-je, nous embrassera-t-il les uns après les autres, nous adressera-t-il à chacun la parole ; et nous dira-t-il à tous, en particulier, dans cette épreuve : j'étais là, à côté de vous, bien que vous ne le sussiez pas ; j'ai entendu les gémissements que vous poussiez, j'ai aidé les efforts que vous tentiez, j'ai vu les larmes qui coulaient de vos yeux, j'ai recueilli les soupirs de votre cœur ? C'est dans cette attente, sans doute, que ce saint homme, lorsqu'il vivait encore sur cette terre, commença par visiter, avant tout, ceux qu'il élevait dans la vie [405] spirituelle, mais ils ne sont pas les seuls qu'il ait visités, car la vérité même a dit, en parlant d'elle : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez, mais bienheureux ceux qui ne les ont point vus et qui ont cru (Math. XIII).

5. Bien des personnes purent reconnaître, lorsque le saint abbé avait cessé d'être visible en chair à leurs yeux, qu'il se montrait encore pour elle, en esprit, un père plein de bonté, car il leur vint en aide, les délivra de leurs tentations, et leur prodigua des consolations. En effet, quelques frères ayant emporté avec eux, dans de lointains

parages, un peu de l'eau qui nous avait servi à purifier son corps après sa mort, lorsque selon la coutume nous lui rendions les derniers devoirs après qu'il eût expiré, il y a dix ans de cela, nous ont appris dans un récit digne de foi, que cette eau non seulement s'est conservée parfaitement saine jusqu'à présent, mais encore n'a perdu aucune de ses propriétés, bien qu'on y ait ajouté d'autre eau par dessus. Car beaucoup de malades en ayant demandé, et obtenu pour combattre leurs maux (et ces mêmes religieux nous firent que beaucoup se sont trouvés soulagés par ce moyen), bien qu'on ait souvent rempli le vase qui la contient d'une eau puisée ailleurs, cependant elle est demeurée jusqu'à présent telle qu'elle était le premier jour. Plaise à Dieu qu'on remarque ainsi à jamais dans la communauté de ce bienheureux père, ce qu'on a constaté dans cette eau, je veux dire que l'excellente couleur de sa vie extérieure ne s'altère point, que le goût de ses intentions célestes ne s'affadisse point, et que la bonne odeur de sa réputation ne s'évanouisse point, et que tous ceux qui seront versés dans cette communauté participent à la grâce dans laquelle le saint a vécu lui-même. Nous ne nous sommes point proposé de raconter aujourd'hui ses vertus, mais seulement d'exciter, autant que nous le pourrons, votre esprit à l'imiter et à le combler de respect. Car si vous ne le voyez plus des yeux du corps, tout ce que, dans le cœur de

vosre affection pour lui, vous vous représenterez des yeux de l'esprit viendra en aide à nos efforts, et vos propres pensées vous diront tout ce que notre parole est incapable de vous faire entendre. L'Écriture a dit quelque part : « C'est à la fin que la sagesse se montre, » c'est-à-dire, c'est quand la vie du sage est finie qu'on peut la louer. C'est ce qui a fait dire ailleurs au Sage : « Ne louez point un homme vivant, » et ailleurs, « Ne louez personne avant sa mort (Eccl. XI, 30), » comme s'il avait voulu dire. Mais louez le Sage quand il sera mort. Si on loue un vivant, les louanges qu'on lui donne l'exposent à la vaine gloire, et, dans la bouche de celui qui les lui donne, elles semblent une flatterie.

6. Mais il y a beaucoup d'utilité à recueillir, des louanges qu'on donne à un mort. La première, c'est que celui à qui nous les adressons étant loin de nous, c'est au Dieu qui l'a comblé de ses grâces que nos louanges se rapportent ; en second lieu, comme on ne peut plus soupçonner une pensée de flatterie dans ces louanges, il s'ensuit qu'on n'y voit que l'admiration, des vertus du défunt. Ainsi la louange des morts, dans la sainte assemblée de fidèles, est pleine d'édification, n'expose point leurs vertus à la [406] jactance, et même est de la part de ceux qui sont loués ainsi une sorte d'accusation, puisque les louanges qu'on leur prodigue sont un motif pour ceux qui les entendent, de faire des progrès dans

le bien. Je ne crains pas qu' on pense de moi que je parle trop favorablement de notre saint, car sans compter que tout ce que je peux dire de lui est de tout point inférieur à ses vertus, il n'est personne qui ne le regarde comme sien, qui ne le sente comme sien et ne le croie sien. Toutefois, ce n'est pas en m'appuyant sur mon esprit, ni en comptant sur mon éloquence, que j'entreprends de faire le récit de la vie d'un tel homme, car lors même que ce serait un de maîtres de l'éloquence antique qui l'essayerait à ma place, non seulement son éloquence n'ajouterai rien à la beauté du sujet, mais encore il tomberait accablé par le poids du sujet à traiter. C'est votre amour qui m'excite, c'est votre affection qui me fait oser vous dire quelques mots de lui. D'ailleurs j'aime à croire que mes paroles seront animées par ses vertus, bien que mes ressources oratoires ne s'élèvent pas bien haut, mais, si la parole est humble, les choses sont grandes, et elle se trouvera assaisonnée par l'amour dont, vos cœurs sont inondés pour lui.

7. Je me propose de commencer par prêcher à tous ceux qui ont embrassé une vie de prières, la patrie et l'origine de ceux dont ils ont entrepris d'imiter la sainte vie, afin qu'ils voient devant leurs yeux, dans la gloire de leurs pères, ce qui peut manquer à leurs propres vertus. Pour nous, nous ne faisons qu'un en Jésus Christ, et le comble de la noblesse, c'est d'être comptés au nombre des serviteurs de Dieu. Toutes les

grandeurs de ce monde ne peuvent rien ajouter à cette noblesse, que par le mépris que nous en faisons. Personne dans les cieux ne brillera d'un plus grand éclat que celui qui, méprisant les parchemins de ses pères, aura choisi pour tout honneur d'être compté au nombre des enfants du Christ. Je passe donc sous silence, la gloire et la grandeur selon le monde des aïeux de Bernard, la noblesse de sa famille, dont il dédaigne de tenir compte, par une noblesse plus grande de cœur ; je ne dirai pas non plus, combien peu sa pensée s'est complue dans les vains honneurs des siens, car, par amour de la vérité, il ne désirait plus qu'ils rejaillissent sur lui. J'ai plutôt hâte de dire quelle fut sa très douce enfance, la modestie de sa jeunesse, la gravité de son adolescence, et combien il l'emportait en vertu sur tous ceux de ces différents âges, combien il fut toujours trouvé plus grand qu'eux, tellement qu'on croirait qu'il fut élevé à l'école de Dieu même. En effet, sa grâce charmait tout le monde, et, tandis que Jésus-Christ l'attachait à sa personne, le monde s'efforçait de le retenir par tous les moyens possibles. Par sa douceur, Bernard s'attachait les uns ; par le charme de son commerce il enchaînait les autres à sa suite, enfin l'admiration qu'excitaient toutes ses qualités mondaines lui gagnait le cœur de tous les jeunes gens. Mais plus cette grâce première était grande en lui, plus il était retenu par des liens nombreux loin de sa

conversion. On craignait de se voir enlever celui qui était comme la gloire commune de tous. En effet, quel costume a-t-il jamais porté qui ne semblât n'avoir été fait que pour [407] lui ? Quels vêtements ne faisait-il pas souvent valoir ? Aussi chacun pensait-il que c'était lui enlever sa plus splendide pierrerie et la plus grande beauté de tout, que de lui enlever Bernard, et nul ne pensait pas que tous tes avantages dussent se changer et se reformer en mieux, mais qu'ils étaient comme destinés à périr, ainsi que nous l'avons vu. Ce n'était pas sans raison que le monde craignait de se voir enlever Bernard par le Christ, Bernard qu'il tenait pour le plus accompli entre tous et qu'il aimait comme unique en son genre.

8. Mais le jeune homme dédaignait tous ces avantages, dont ceux qui étaient plus âgés que lui se montraient charmés, et il ne cessait de se répéter à lui-même ces paroles pour s'exciter : « Cette vie est charmante, mais elle est décevante. Les recommandations que nous entendons dans les églises et les doctrines que le monde fait retentir à nos oreilles, sont bien différentes les unes des autres. À l'église c'est la modestie, c'est la continence, c'est la pudeur, qui nous sont recommandées ; dans le monde c'est le luxe effréné qui nous est prêché. Là, le Christ nous invite à un royaume éternel, ici le diable nous appelle à un empire qui n'aura qu'un temps. Tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la

chair, concupiscence des yeux, et vanité : Or, le monde passe et sa concupiscence passe avec lui ; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement (I Joan. II, 16 et 17), comme il demeure lui-même éternellement aussi. Hâtons-nous de nous arracher à ses filets, pendant qu'il ne nous tiennent pas encore trop étroitement serrés. Ce qui est lié, depuis longtemps se délie difficilement ; il est plus facile d'arracher la plante quand elle est jeune que de la couper quand elle s'est accrue. Sauvez votre âme sur la montagne, si vous ne voulez pas que les maux de cette vie fondent sur vous. Le venin de la volupté s'insinue vite. Il faut conserver pour Jésus-Christ, la liberté qui nous a été acquise au prix de la grâce de Jésus-Christ. Que d'autres admirent l'or et l'argent, car je vois bien que la richesse possède ceux qui la possèdent. Que les autres conservent au péril de la liberté de leur âme leur propriétés et leurs esclaves, qu'ils soient heureux des honneurs, et qu'ils les préfèrent à l'honneur de l'image divine grâce en eux. Pour moi, c'est assez de ne pas être l'esclave du vice : pour moi, faire mon salut, voilà le bonheur ; acquérir des vertus, voilà ma volupté, voilà mon trésor. Voilà ce qui compensera la tristesse par la joie, ce qui me fera goûter dans cette vie du bonheur jusque dans l'amour de la discipline, m'y fera trouver de la gloire ci me rendra digne du royaume des cieux. » De pareilles méditations ne souffrent point de retard, et

l'étincelle nourrie de la sorte, éclate en une flamme de conversion. En prenant sur ses épaules soumises, le joug de la servitude du Seigneur, il secoua le joug de la liberté, comprenant bien que le comble de l'esclavage, c'est la licence de la jeunesse. Il échange l'éclatante blancheur de ses vêtements contre la blancheur de l'âme ; son cou blanc comme la neige se cache sous de rudes étoffes, la gaieté fait place à la gravité, et la vigueur des membres à celle de l'âme. Toute la force du corps passe dans l'esprit, sa belle [408] figure pâlit dans les jeûnes ; son premier embonpoint fait place à la gravité. Que dirai-je encore ? il devient tout entier différent de lui-même. Le Seigneur assiste sa nouvelle recrue, et la console. Il se donne bien de garde de négliger d'appeler ses frères à partager son sort. Ceux-ci, portés par son exemple à se convertir aussi, l'accompagnent non seulement dans sa retraite mais encore dans sa vertu.

9. Désormais quelle est la lutte qui les partage, c'est à qui aura l'âme plus tendre à la piété, à qui se contentera d'une nourriture plus grossière, à qui aura le langage le plus doux et le vêtement le plus rude ; à qui parlera le moins et priera le plus, à qui sera le moins touché des injures et le plus accessible aux sentiments de miséricorde, à qui se dépouillera le plus vite pour donner aux autres, à qui aura le moins souvent le nom du monde sur les lèvres, et le plus souvent

celui du Christ ; à qui dans ce haut comble de vertus se mettra le plus bas dans sa pensée, à qui s'abaissera davantage dans les sentiments de la componction à mesure qu'il s'élèvera plus sur l'échelle des vertus. Aussi quelle n'est pas leur gravité, quelle n'est pas en même temps leur maturité, combien rare est chez eux la visite des femmes même de leur famille, quelle n'est pas enfin au milieu de tant de vertus leur fuite de toute espèce de vanité ! Leur travail élève un temple pour les élus de Dieu, construit une demeure propre à abriter les religieux, un séjour où ils mènent une vie d'anges sur la terre, dans une longue patience, dans les veilles, dans les jeûnes, dans la science, dans la longanimité, dans l'Esprit-Saint, dans une charité qui n'est pas feinte, dans une parole de vérité, dans la vertu de Dieu. Cependant leur amour pour Bernard allait croissant, il se multipliait, il se répandait partout, et leur réputation s'étendait jusque sur les plages les plus éloignées. Toute sa patrie luttait d'amour et de respect pour lui ; mais lui redoutait sa propre gloire, et, bien qu'il rapportât à la gloire de Dieu l'honneur partout répandu de la bonne vie qu'il menait, cependant, il craignait pour lui le danger de la vanité. Il pensait qu'il avait déjà reçu en cette vie sa récompense. Déjà toutes les contrées du monde dirigent leurs pas vers lui à la recherche de Dieu ; c'est à lui que s'adresse quiconque soupire après le Christ ; on a trouvé le

Christ, quand on 'est arrivé auprès de lui. C'est que, en effet, le Christ vit tout entier en lui. Il a fait de scia cœur, comme son donjon élevé et son temple splendide. C'est là qu'habitent la chasteté, la sainteté, la foi, la sagesse, la force ; c'est là que la justice et la vérité brillent de leur éclat. Aussi semblait-il ouvrir les bras et tendre les mains pour inviter tous les hommes à se jeter dans son sein, c'est-à-dire dans le sein même de la cour de Jésus-Christ. Tout le monde affluait à l'envi vers lui. Aussi, quelle contrée, quelle nation ne compte point quelques-uns de ses citoyens dans le monastère qu'il a élevé ? Quel est le forcené dont il n'ait adouci la fureur ? Que de bêtes cruelles n'a-t-il pas changées en douces colombes ? Quel cœur plein d'amertume n'a-t-il pas quelquefois ému et arrosé de la douceur de Jésus-Christ ? Combien, après avoir été à charge à eux-mêmes, sont devenus [409] plus tard les délices de tout le monde ? Après avoir goûté la douceur du bien, ils ne pouvaient pas s'empêcher de détester ce qu'ils avaient été auparavant. Car comme s'ils avaient été conduits dans une lumière nouvelle pour eux, ils haïssaient l'antique prison de l'erreur où ils étaient longtemps demeurés.

10. Toutes les maladies pestilentielles des âmes se sont vues chasser par ses prières ; l'amertume, la rudesse et la fureur laissaient la place à la liberté que le Christ nous avait offerte ; on goûtait le repos après la longue et pénible

servitude sous le sceptre de Pharaon. O changement étonnant admirable ! Ce n'est pas avec les breuvages de Circée dont parle l'histoire, mais par le très doux breuvage du Christ qu'il leur administrait, si je puis parler ainsi, qu'il changeait, non plus les hommes en bêtes, mais les bêtes en hommes. En effet, de quoi ne seraient pas capables ses instances unies à la gaieté d'esprit ? Ou quelles pierres ne se changeraient pas en enfants d'Abraham, là où se rencontre dans le laboratoire tant de vertus pour changer les âmes ? S'il ne réussissait pas à son gré par les exhortations à procurer le salut des hommes, il forçait Dieu par les prières à l'assurer. Bernard regardait toutes les passions des hommes comme les siennes propres et il les pleurait de même ; quant à leurs progrès et à leurs travaux, il les regardait également comme siens, et savait ainsi se réjouir avec ceux qui étaient dans la joie et pleurer avec ceux qui étaient dans les larmes. Il faisait ainsi concourir à son mérite les vertus et les voies de tous les hommes ; car, de même que la vertu excite à la vertu, ainsi la compassion pour les malheureux produit la sainteté. Voilà comment il moissonne en chacun plus abondamment que chacun ne le fait pour soi ; car le salut de chacun est pour lui une source de gloire. Plein d'ardeur et d'activité, il poursuit d'un pas infatigable la route où l'engage ce qu'il a vu de la nature et des mœurs de chacun. A celui-ci il

s'adresse en secret, à celui-là en public ; à l'un il se montre sévère et à l'autre caressant ; voilà comment, pour arriver toujours au même but de la correction, il sait varier le visage de celui qui corrige. Tout cela explique comment il se fait qu'il n'est pas facile de voir un homme tout à la fois autant craint, autant aimé. Il inspirait, en effet, tellement bien ces deux sentiments aux siens, que l'amour qu'on lui portait faisait naître la crainte du mal, et que la crainte qu'il inspirait faisait naître l'amour de la discipline.

11. On ne saurait croire avec quel soin il veillait à ce que personne ne fût affligé ou poussé à l'écart par de sombres pensées ; avec quelle facilité il pénétrait ce qui chagrinait les uns ou les autres ; comme il portait l'âme de chacun dans ses mains ! Avec quelle pieuse bonté il pourvoyait, par une sage dispensation, à ce que personne ne fût accablé de travail ou ne s'endormît dans un trop long repos ; on pourrait dire en quelque sorte qu'il pesait, avec une pieuse affection, à chacun son sommeil. Ceux dont le corps était robuste, il les tenait constamment éloignés de la paresse. Ceux dont l'esprit avait plus d'ardeur que le corps de force, il les forçait à prendre du repos. Je crois bien que Dieu lui faisait connaître, par une sorte d'instinct, les forces, les dispositions, l'estomac de chacun. Il [410] était vraiment devenu, par Jésus-Christ, le serviteur de tous. On est étonné de voir comment seul il remplit tant

d'offices différents ; mais, au milieu des nombreuses infirmités dont il était affligé, il suivait, d'un pas égal, sinon avec des forces égales, dans la voie des jeûnes et des veilles, les religieux les plus robustes, et ceux qu'un repos, peu éloigné encore, rendait les plus forts. Couvert d'infirmités plus nombreuses que les autres il visitait les infirmes, et pourvoyait en même temps au soulagement des âmes et des corps, et, de peur qu'on ne fit pas assez pour chacun, il se répétait sans cesse : « Celui-ci a froid, celui-là est soucieux, cet autre a un travail excessif, ou bien n'a pas la nourriture qu'il lui faut, ou enfin a été blessé par l'un ou l'autre. Il est grave que celui-ci ait commis une injustice, il ne l'est pas moins que celui-là l'ait soufferte. Il n'y a, rien à négliger pour que l'offense soit pardonnée, pour que l'un regarde comme nulle ou légère l'injure qu'on lui a faite, et que l'autre soupire à la pensée que celle dont il s'est rendu coupable est grave. » Son occupation continuelle, sa pensée instante étaient d'adoucir, pour tous, le joug de Jésus-Christ, et d'écarter tout ce que le diable venait y ajouter pour le rendre plus pesant ; de dissiper le nuage du péché, et de ramener la sérénité de la grâce ; d'inspirer, par l'amour, l'amour de Jésus-Christ et du prochain, de renouveler constamment la joie dans tous les cœurs comme dans son cœur à lui, et de les embraser du désir de posséder Jésus-Christ,

comme ils l'étaient aux premiers jours de leur conversion.

12. Voilà ce qui fit que toute la communauté composée d'hommes désireux de suivre Dieu, qui s'étaient réunis de toutes les parties du monde à son nom, et qui différaient entre eux de mœurs autant que de langue, était animée d'un même amour pour lui. Tous l'appelaient seigneur et père, tous estimaient qu'en lui ils avaient retrouvé un père, leurs proches, et tous leurs biens à la fois. Tous avaient appris, par la compassion qu'il leur témoignait, à regarder aussi ses souffrances comme étant les leurs, en sorte que, de même que le soleil en voilant sa face, ou en la montrant radieuse, change l'aspect du ciel, ainsi, toute cette communauté, que dévorait la soif du ciel et que tourmentaient seuls les désirs du ciel, recevait du saint, comme d'un miroir qui reflétait les rayons du soleil de justice, le Christ, les nuages ou la sérénité de l'âme, se trouvait toujours en harmonie de sentiment avec lui, et répondait à l'impression qu'elle recevait de lui. Voilà d'où venait cette grâce du Saint-Esprit qui demeure encore, par la vertu de ses prières, répandue dans son monastère, fortifiée par l'exemple d'un si grand docteur et par son admission dans le ciel, cette grâce, dis-je, qui consiste dans les dons variés les plus excellents, dans l'humilité, dans la douceur, dans une charité qui n'est pas feinte, et dans la gloire du chef qui s'est répandue sur tous

ses membres. Il avait un grand soin des voyageurs et des étrangers. Bien que sa vue remplissait de délices ceux qui arrivaient tout poudreux du désert, et, quoiqu'il ne les vit que pour la première fois alors, cependant il les recevait comme s'ils eussent été depuis longtemps ses propres entrants avec toute sorte de joie et de bonheur, comme s'il les avait [411] adoptés. Il est bien peu de personnes qui vinrent lui faire part de leurs peines, et qui virent leur affliction passer outre au lieu de trouver là son terme. De toutes parts on liait avec lui à l'envi un commerce de lettres. Quelles réponses variées dans l'expression de ses sentiments, il leur faisait à toutes comme elles étaient pleines de gravité, de charme et de douceur ! Quel est celui qui ne s'est pas cru une heureuse maison, un secrétaire béni ? Cependant les paroles sorties de sa bouche, après avoir été méditées dans son cœur, présentent dans ses écrits tant de choses salutaires et tant de douceurs qu'elles n'étaient pas renfermées dans un secrétaire ou dans une armoire, mais se trouvaient dans un coffre tout ouvert. Voilà d'où vient que la plupart de ceux qui ont reçu des lettres de lui, les montrent à tous les yeux, et les donnent volontiers en preuves de son amour pour eux. Enfin. quel est l'homme qui a jamais compté autant d'amis dévoués, parmi les personnes présentes, qu'il en a eu qui l'aimaient et

ressentaient les plus ardents désirs de le voir, même parmi ceux qu'il ne connaissait pas ?

13. Mais moi pendant que je rappelle de combien de manières il était agréable à tout le monde, puis-je passer sous silence le soin infini qu'il eût de moi ? Plaise à Dieu que ces soins n'aient pas moins assuré mon salut en Jésus-Christ, qu'ils ne m'ont assuré votre aveu. Car si sa charité se répandait sur tout le monde, ce que je dis sans aucun sentiment de jalousie, quelle n'est pas celle qu'il m'a témoignée ? Combien aussi, par ses doux encouragements, m'a-t-il rendu plus léger encore, le joug déjà léger du Christ ? Il commença par me nourrir de lait, mais ensuite il m'abreuva des eaux du grand fleuve de la sagesse céleste qui coulaient en lui. Plût à Dieu que l'étroitesse de mon esprit eût reçu de ces eaux autant qu'il s'efforçait d'en verser dans mon cœur ! Il m'aurait préparé certainement pour vous, il m'aurait rendu digne de votre choix, il se serait fait en moi un successeur capable de le remplacer. Mais vous n'auriez pas compris facilement tout le bien que vous avez perdu si vous l'aviez retrouvé tout entier en moi. Que le Seigneur plein de bonté, qui a porté vos cœurs à ressentir de l'affection pour mon néant, et qui m'a fait la grâce de ne pas m'éloigner du sépulcre de Bernard, m'accorde encore, à vos prières, de ne pas trop m'écarter des voies où il a marché, et de faire sans retard, comme aussi sans examen et

sans discussion tout ce que je saurai qu'il a fait lui-même.

14. Mes bien chers amis, c'est à peine si j'effleure, au lieu de le raconter en détail, tout ce que je vous rapporte de notre illustre père, et que vous connaissez déjà. Car vous avez vu, mes très chers frères, qu'elles furent sa vigilance et sa sollicitude, son zèle pour la discipline, ses larmes de piété, cette sérénité d'esprit continuelle et parfaite qui ne cessait de se refléter sur son visage. Vous avez vu cette étendue de charité qui fut si grande en lui. qu'on pourrait dire, avec raison, que, si on avait la charité à peindre on devrait lui donner ses traits. À qui a-t-il jamais semblé qu'il avait assez contemplé son visage ? qui n'a point vu sur cette face l'expression de tous les sentiments du cœur ? Dans qu'elle physionomie a-t-on trouvé aussi bien alliées ensemble la gaieté et la discipline ? Y-a-t-il quelqu'un [412] qu'il ait corrigé qui ne se soit pas trouvé heureux de sa correction ? Quand la joie a-t-elle jamais paru en lui trop peu réservée, quand sa tristesse a-t-elle cessé d'être une tristesse salutaire ? Qui ne l'a point trouvé plus haut qu'il ne l'avait laissé ? Toujours au comble des vertus, il trouvait pourtant encore le moyen de s'élever davantage ? D'un autre côté, qu'elle âme troublée n'a point fini par mépriser sa douleur dès qu'elle eut entendu ses paroles d'exhortation ? Est-il un homme cruel qui n'ait, à sa voix, détesté ses

violences ? Un débauché qui n'ait renoncé à ses débordements ? Que dirai-je de plus ? Se faisant tout à tous, selon le mot de l'Apôtre, il fut comme le médecin de tous les maux. Il n'y a peut-être pas une seule grâce qu'il n'ait possédée à un tel point de plénitude, qu'on n'eût pu croire que c'était celle qu'il cultivât avec le plus de soin et la seule même qu'il eût. Avec un cœur si fortement trempé il ne serait pas facile de dire ce qui pouvait lui causer quelque appréhension. Au milieu des plus dures et des plus longues épreuves, il n'appelait point de ses vœux la mort, et il n'en redoutait pas non plus les coups. En effet, celui qui s'estima toujours heureux de porter le joug du Christ même au milieu des plus graves épreuves, ne pouvait craindre d'avoir à passer un jour par la porte commune d'une nouvelle vie ; dans ses méditations il avait d'avance considéré cette dernière nécessité de l'humanité.

15. Ne doutez pas non plus qu'il voie et entende tout ce qui vous concerne. N'est-ce pas lui, en effet, qui, le premier jour où il fit avec le Seigneur une très heureuse alliance et le vœu d'une sainte vie, avant même d'avoir dépouillé l'habit du siècle, a vu la lance qui devait frapper son frère au côté, et toucha du doigt la place où elle lui ferait une blessure quinze jours plus tard ? A présent, dégagé de sa dépouille corruptible, délié des liens du corps, sorti des ténèbres de la terre, échappé à la prison de ce monde, peut-il

ignorer la moindre nécessité de ses enfants ? Qui le croira ? Ce n'est point maintenant une sollicitude charnelle que celle qu'il éprouve, et on ne saurait penser que sa paternité spirituelle se fût dissoute avec son corps. On ne peut douter que celui qui fut entendu dans le sein de sa mère, n'entende maintenant la voix de ses enfants, n'entende leurs cris du fond même de son tombeau. Assurément on doit avoir en grande bénédiction, après sa mort, la mémoire d'un homme dont la sainteté s'est si magnifiquement annoncée avant même sa naissance. Car, de même que le Seigneur connaît ceux qui sont à lui, et tonnait surtout ceux qu'il a choisis dès le principe, ainsi a-t-il établi à chacun les temps et les moments où il doit manifester soit à eux-mêmes, soit aux autres les mystères de son éternelle dilection pour eux. Et s'il a appelé les uns dans l'enfance, les autres dans la jeunesse, et ceux-ci dans la vieillesse, en les prévenant de sa bénédiction par un privilège tout spécial de la grâce, ou plutôt en les ravissant d'avance, il a montré à ceux à qui il lui a plu, par des signes et des marques certaines, quels seraient ceux mêmes qui n'étaient pas nés.

16. Voilà comment, après avoir effrayé par une vision extraordinaire la vénérable mère de son serviteur d'élection et de prédilection, quand [413] elle portait ce bienheureux fardeau dans ses flancs, il ne tarda point à la consoler par

l'interprétation de cette vision. En effet, pendant cette noble grossesse, elle eut un songe qu'elle raconta en ces termes à un religieux : « J'ai vu, lui dit-elle, et j'ai entendu comme un petit chien qui aboyait dans mon sein ; il était blanc, marqué de feu sur le dos, et cette vision m'effraie. » Le bon religieux lui dit : « N'ayez pas peur, vous mettrez au monde un fils agréable à Dieu, qui sera un prédicateur d'un grand talent et à grands succès, il sera grand et élevé dans la parole de gloire. » C'est, en effet, sous ces traits admirables que notre Bernard s'est montré dès qu'il commença à vivre. Il n'était pas encore au monde que déjà il prêchait ; il n'était pas encore à la mamelle et déjà il paraissait louant le Seigneur. Ce n'est pas sans raison qu'il est signalé de la sorte avant même d'être né, non, dis-je, ce n'est pas sans raison que, par un oracle divin, il est glorifié lors même qu'il est encore porté dans les flancs de sa mère, et ceux qui ont éprouvé en eux la force de ses aboiements, et qui ont connu avec une entière certitude la grâce médicinale de sa langue, redisent aujourd'hui combien était vrai l'oracle qui prédisait l'éloquence de cet homme fidèle, et combien grande en fut l'efficacité. Et maintenant, Seigneur, on peut dire que quiconque vous aime, aime aussi celui qui fut votre chien. Pussions-nous avoir le bonheur que vous aimiez aussi ceux qu'il aime. En l'entendant parler, nous avons clairement vu accompli ce que l'Époux, dans le

Cantique des cantiques, a dit à la louange de l'Épouse : « Vos lèvres sont comme des rubans d'écarlate, et votre parler est plein de douceur (Cant. IV, 3). » En effet, ce peu de mois nous montre, dans la couleur écarlate, la ferveur, dans les rubans, la subtilité et l'étendue des pensées en même temps que l'enchaînement des mouvements du cœur, qui se trouvent réunis, si je puis parler ainsi, comme le sont les cheveux par un ruban ; ils nous montrent aussi, d'une manière aussi évidente que. expresse, la douceur de sa parole. En effet, quelles ne furent pas la ferveur, la subtilité, l'abondance, l'utilité, la douceur et enfin la grâce de sa prédication !

17. Mais comment expliquerons-nous ce qui est dit, qu'il était blanc et marqué de feu sur le dos ? Cette blancheur, c'est la chasteté ; cette blancheur, c'est l'innocence de la vie ; cette blancheur du corps, c'est la pureté des actions. Mais que signifient les taches de feu ? N'est-ce pas le martyr ? Qu'aurait-ce été s'il eût été marqué de roux, n'aurait-il pas été martyr ? Car, c'est sur le dos que se portent les fardeaux, c'est le dos qui reçoit les coups : et, quoiqu'il n'ait pas craint de se tenir sur ses gardes, qui court plus dans la carrière du confesseur qui supporte les premiers ou du martyr qui souffre les seconds ? Cependant les hommes accordent, en ce monde, le premier rang au martyr et le second au saint confesseur. Mais, d'ailleurs, si nous avons bonne mémoire, que n'a

pas porté et supporté ce serviteur de Dieu, quels coups nombreux et pesants n'a-t-il pas endurés, non pas en recevant la mort d'un seul coup, mais par les longues macérations de son corps ? Peut-être n'est-ce pas sans raison que, de même que nous faisons saint Laurent à peu près l'égal des apôtres, ainsi nous [414] disons que notre saint Bernard, que sa mère vit marqué de feu dans son sein, est l'égal des martyrs. Heureux celui qui, entre les membres du céleste époux, s'est trouvé rendu si vite semblable à son chef, que, de même que celui-ci est représenté blanc et rose entre mille ainsi, lui aussi, ait été blanc à sa manière, et rouge sang avoir été mis à mort et tâché de feu à cause de sa patience. Riais il faut que, pour nous, nous soyons ses imitateurs, de même qu'il a été l'imitateur du Christ. En effet, n'est-il pas un apôtre pour nous, sinon pour les autres ? N'êtes-vous pas devant Dieu, les signes de son apostolat ? Je ne parle pas de vous seulement, qui, en petit nombre, semblez habiter maintenant, corporellement avec lui ; mais je parle de tous ceux qui vivent aujourd'hui, à l'ombre de son nom, dans des contrées innombrables, au milieu de nations diverses, la plupart barbares et perverses. Dieu veuille que vous ne vous montriez pas des enfants dégénérés d'un tel père, mais des enfants blancs comme lui en sainteté, marqués de feu en patience, aboyant par le zèle de notre ordre, par la ferveur de la justice, par le libre

cri de la vérité. Car, de même que ce père, par l'excellente blancheur de toute sa conduite et de toute sa vie, s'est mêlé au chœur des saints confesseurs et des vierges élues, s'est fait un dos marqué de feu qui l'a rendu l'égal des martyrs, et par sa doctrine excellente s'est montré homme vraiment apostolique ; ainsi la voix qu'il fit entendre dans le sein de sa mère, nous obtiendra une place dans la tente digne d'envie où il habite maintenant et une part dans la bienheureuse vision de tous les siècles. En effet, si vous sentez comme moi, sur ce point, mes frères, vous ne serez pas étonnés si je vous dis qu'il n'y a pas que ceux dont je viens de vous parler qui cherchent le même père que nous, et vous espérerez qu'ils ne seront pas les seuls à le trouver. Car il a lui-même trouvé dans la maison de son père de nombreuses demeures qui lui étaient préparées, lorsqu'il y est arrivé en laissant ici-bas de nombreux regrets ; à moins que nous ne doutions qu'il a eu le bonheur d'être reçu dans le chœur des prophètes, alors que nous avons si souvent constaté, par tant des preuves décisives, qu'il avait aussi l'esprit prophétique. Il ne doit même paraître incroyable à personne que les saints patriarches, le jour on cet homme de Dieu est entré dans le palais des cieux, dans le temple de la divinité, lui ont, avec bonheur, non seulement ouvert leur sein, mais l'ont encore accueilli comme un des leurs. Ils n'ont pas, en effet, jugé indigne de faire entrer

dans les rangs de leur sénat, cet homme dans la race duquel ils voient sans envie tant de nations diverses bénies.

18. Vous savez aussi, mes très chers frères, que de saints et grands docteurs ont pensé que les élus, eu égard à la diversité de leur mérite, s'élèvent jusqu'aux saints ordres des anges. En effet, les anges sont appelés messagers, les archanges et les principautés sont appelés messagers suprêmes, parce que ceux-là sont chargés, à ce qu'on croit, d'annoncer les choses de moindre importance, et ceux-ci de porter le message plus grand et plus important. Néanmoins, parmi les élus, on en trouve qui, moins instruits, ne comprennent que de petites choses, mais ne laissent pas de les annoncer avec fidélité, selon leur pouvoir, à tous ceux qui les [415] entourent. Il en est d'autres qui s'élèvent à de plus sublimes conceptions, et qui en font part, sans envie, à ceux qui sont parfaits et plus capables qu'eux. Ceux-là ne quittent la terre que pour passer dans l'ordre des anges, et ceux-ci pour aller habiter parmi les archanges, Or, nous savons que notre bienheureux père a réuni en lui ces deux genres de science. En effet, si pour les hommes spirituels il moissonnait des choses spirituelles, et il leur parlait un langage sublime, cela ne l'empêchait pas pourtant de se mettre à la portée des ignorants et des petits. Peut-être même se montra-t-il alors plus digne

d'admiration, et semble-t-il aujourd'hui plus rempli de douceur, à proportion qu'il se montrait plus plein d'humilité. Que de fois, en effet, avons-nous eu le bonheur de l'entendre, c'en est même encore un pour nous de nous le rappeler, exciter les hommes de la campagne, et de pauvres femmes, à remplir, les uns envers les autres, les devoirs de l'humanité qu'ils se doivent mutuellement ? En effet, il leur enseignait à prêter de bon cœur, au voisin, le pain dont il avait besoin, ainsi que cela arrive souvent, jusqu'à ce qu'il pût le lui rendre. À d'autres, il disait que, lorsque un voisin, que ses occupations avaient peut-être retenu ailleurs, n'avait pas eu le temps de préparer sa nourriture, ils devaient l'inviter avec charité, à partager leurs plats de légumes, lui envoyer généreusement une partie de leur humble pitance, et lui faire part de leur modeste repas. Il leur enseignait encore à garder fidèlement la foi conjugale, à ne pas se montrer ingrats pour les bienfaits de Dieu et à ne pas aller au delà des bornes d'une indulgence salutaire ; à payer à leur seigneur les redevances de la terre auxquelles il a droit, à acquitter fidèlement leurs dettes et à donner la dîme à celui qui aurait pu se réserver les neuf dixièmes des produits de la terre, à plus juste titre que le laboureur n'aurait le droit de réclamer pour lui l'autre dixième, seulement ; car celui-là a fait la terre, a donné des bras aux laboureurs et la force pour labourer. C'est lui aussi qui renferme,

sous la terre gelée, les semences qu'on lui a confiées, lui encore qui l'arrose de ses pluies, la réchauffe des tièdes haleines du printemps ; lui, enfin, qui la brûle des rayons de son soleil d'été ; sans lui, pour donner l'accroissement, le laboureur perd sa peine. Il leur disait également d'éviter avec soin tous les sorciers et leurs formules sacrilèges. Il les avertissait de ne pas attaquer des lèvres, quand ils ne pouvaient le faire de l'épée, ceux qui leur faisaient du mal, et de ne pas chercher ; en se faisant mutuellement du tort, quelques minces avantages qui tournaient toujours à leur très grande perte ; de se souvenir enfin de celui qui, étant riche, s'est fait pauvre pour nous, et de se rappeler que le pauvre est abandonné entre ses mains.

19. Après tout, notre médiocrité étant bien au-dessous de sa tâche, même lorsqu'elle n'a que de petites choses à raconter, ne saurait, à plus forte raison, suffire eu récit de plus grands prodiges. Aussi, trouvons-nous préférable de lui céder à lui-même cette portion de ses louanges, afin que la spiritualité de sa doctrine, bien qu'il ait écrit dans une intention toute différente, ressorte pourtant de ses propres ouvrages. Car si on [416] allume la lampe pour éclairer, avant tout, les autres objets, cependant, une fois qu'elle est allumée, elle ne saurait manquer d'être elle-même visible à tous les yeux. Pour nous, cependant, qu'il nous suffise d'avoir rappelé que c'est avec raison

qu'on le regarde comme appartenant aux deux chœurs des messagers célestes, puisqu'il s'est montré dans les deux manières d'enseigner si fidèle et si dévot, et qu'il y eut tant de succès. On dit qu'il s'opère de nombreux miracles par le chœur des esprits qu'on appelle Vertus, et que les démons sont chassés par ceux qu'on appelle Puissances. Si on range dans ces deux ordres ceux qui exercent la même puissance, il est clair qu'on ne peut exclure ni de l'un ni de l'autre notre Bernard, qui, comme on le sait, s'est si fort distingué dans ces deux sortes de miracles. Quant aux Principautés et aux Dominations, il semble que peut-être on peut établir cette différence, que, si les uns et les autres président, comme on croit, même aux esprits élus, cependant les Principautés semblent disposer d'office ce que les autres ont à faire, et, comme s'ils étaient les vaillants officiers des armées de Dieu, ils marchent en tête des esprits célestes, dans l'accomplissement de l'œuvre du Seigneur. Quant aux Dominations, elles sont placées à un degré supérieur encore, et ont la prééminence, par une sorte de puissance et d'autorité admirables, sur les autres esprits qui leur obéissent. De même, parmi les hommes, nous croyons que ceux qui président à leurs frères dans les sollicitudes de l'administration, ont du rapport avec les Principautés ; quant à ceux qui méritent plus spécialement, par une sorte de révérence due à leur sainteté, que les autres leur

obéissent, nous trouvons qu'ils se rapprochent des Dominations, et nous disons de ces sortes d'hommes, qu'ils méritent, à cause de leur pureté, d'être appelés des dieux, au milieu des autres hommes. Il n'est pas difficile de remarquer comment ces deux propriétés se trouvent également réunies dans notre bienheureux père, puisque, d'un côté, il a exercé sa sollicitude pastorale sur une multitude de frères, et que, de l'autre, il s'est acquis une autorité unique auprès de presque toutes les églises, et en a obtenu des marques de révérence. En effet, qui a jamais, comme lui, commandé la confiance, obtenu tant de déférence ; qui s'est fait, comme lui, obéir par les religieux, par les hommes du monde, par les princes et par les pontifes mêmes ! Viennent ensuite les Trônes, qu'on a nommés ainsi, dit-on, parce qu'ils sont le siège de Dieu. Il est certain que c'est là une très belle disposition, puisque c'est être élevé au dessus de toute domination et occuper le parti le plus glorieux, que d'être placé au dessous du Seigneur. Et quoique, même après la chute de celui qui, avec ses complices, avait voulu paraître semblable à Dieu, tous les autres ordres des anges se maintiennent très certainement, par une dévotion volontaire, au dessous de leur auteur, cependant les Trônes, sur lesquels, dit-on, Dieu est assis, semblent avoir quelque chose de plus que les autres.

20. Cependant, ce qu'il faut le plus observer parmi les hommes, c'est que ceux qui sont comblés de plus d'honneur parmi leurs semblables, se montrent aussi plus particulièrement soumis à Dieu, et malheur à [417] eux s'ils ne lui soumettent pas toute leur domination, s'ils ne placent pas aux pieds du Seigneur des seigneurs toute leur principauté ; malheur à ceux qui semblent avoir la préséance et la prééminence sur tous les autres hommes, s'ils ne cèdent eux-mêmes la préséance et la prééminence au Seigneur sur eux. Car plus on est élevé en dignité plus on doit être grand en humilité. Aussi, plus nous avons pu reconnaître à l'expérience que cette vertu était profonde et pure dans notre saint abbé dont nous parlons maintenant, plus devons-nous le féliciter de ce que sa bienheureuse âme, même lorsqu'elle était encore dans sa chair mortelle, fut le siège de la sagesse ; comme elle était calme et humble, comme elle était ferme et stable, comme elle était aussi par conséquent agréable à Dieu ! Mais, s'il en est ainsi, à plus forte raison sommes-nous fondés à penser que maintenant qu'elle est dégagée des liens du corps, elle mérite bien davantage de se trouver élevée bien haut dans les demeures célestes. D'ailleurs, là où une pareille humilité ouvre la voie, jamais il n'y aura la science qui enfle ; il n'y aura que la science qui remplit l'âme, surtout quand elle se trouve accompagnée

de la grâce suréminente de la charité. En effet, la seule place où la plénitude de la science se trouve en sûreté, c'est celle où l'humilité la soutient et où la charité la réchauffe. Voilà même pourquoi les huitième et neuvième ordres des anges, ceux qu'on appelle Chérubins et Séraphins, ont reçu le nom qu'ils portent, car ces appellations signifient dans ces deux ordres, la plénitude et l'ardeur ou le feu sacré de la science. Les Chérubins désignent en effet, dit-on, la plénitude de la science, ainsi que les Séraphins, par leur ardeur et leur feu. Si nous croyons que ceux à qui le sens des noms de ces esprits célestes convient ont quelques rapports avec ces deux ordres d'anges, nous ne pouvons douter au sujet de ces deux chœurs souverains et suprêmes, que notre bienheureux père et pasteur n'y ait également sa place.

21. Quiconque jusqu'à ce jour a puisé à la plénitude de sa science, sait combien grande elle était. Mais vous surtout, vous vous rappelez dans quelle mesure, ou plutôt dans quel excès sans mesure il brûla d'amour, et sut enflammer les autres du même sentiment par sa parole ; car vous l'avez souvent éprouvé vous-même, au point de vous dire dans le secret de votre pensée, si je ne me trompe : « Est-ce que notre cœur n'était pas embrasé, dans la route, pendant qu'il nous parlait ? » Que de fois celui qui peut-être était entré, l'âme tiède, dans cet auditoire, n'en sortit pas médiocrement embrasé ? Sa parole était

comme un feu dévorant ; mais qui ne l'aurait pas aimé ? qui, en l'entendant, ne se serait pas senti embrasé d'amour ? Heureux donc fut-il celui qui a trouvé ainsi son repos en tout et au milieu de tous. C'est ainsi qu'il suit l'Agneau partout où il va. Heureux celui qui reçoit ainsi la récompense de ses nombreux mérites, en sorte qu'après n'avoir été privé d'aucune sorte de grâce, il ne souffre main. tenant, à plus forte raison, aucun amoindrissement de gloire. Après tout, au sujet de toutes les grâces qu'il reçut en partage, je vous engage, mes frères bien-aimés, à vous glorifier en lui d'un tel et si précieux trésor, à vénérer en lui les signes de son élection, de manière à vous efforcer [418] d'imiter les choses qui ont le plus contribué à notre édification, et qui sont le plus nécessaires au salut ; à louer toujours en lui, en termes magnifiques, et à glorifier l'auteur du notre salut comme dit sien, le Dieu plein d'indulgence, le dispensateur de la grâce, le donateur de la gloire, qui, étant Dieu, est béni dans tous les siècles des siècles et vit avec le Père et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il. [419]

*LETTRE DU MÊME GEOFFROY à Aubin,
cardinal évêque d'Albano et de la condamnation des
erreurs de Gilbert de la Porrée.*

1. À son très cher père et seigneur A., par la grâce de Dieu évêque d'Albano, vicaire de monseigneur le pape, le frère Geoffroy de Clairvaux, l'hommage de son néant. Votre Paternité avait enjoint à notre vénérable frère, votre dévoué fils Augustin, de me charger de votre part, de vous faire connaître exactement par une lettre, ce qui s'est fait, le jugement qui a été porté, et enfin la manière dont il a été porté, dans le concile que le seigneur pape Eugène III, d'heureuse mémoire, a célébré à Reims, sur certains chapitres trouvés et repris dans l'exposition de l'évêque de Poitiers, maître Gilbert. Que Votre Sérénité ne soit point étonnée si j'ai paru tarder à lui obéir, car jusqu'à la veille de la fête de la Toussaint, je n'ai pas entendu un seul mot, ni grand ni petit, sur cette affaire. C'est ce jour-là seulement que j'ai pris mes tablettes et mon pinceau, et que j'ai commencé à écrire cette lettre que j'aurais voulu vous envoyer plutôt ; si je l'avais pu.

2. L'année où le susdit pape Eugène s'est assis sur la chaire de l'Église Romaine, son élévation, dès qu'elle fut connue, n'inspire pas une petite crainte aux méchants qui en eurent connaissance, en même temps que, d'un autre côté, elle donna une grande confiance à tous les honnêtes gens.

Un grand homme, digne de vivre dans la mémoire de tous les gens de bien, Arnaud, surnommé Qui-ne-rit, remplissait les fonctions d'archidiacre dans l'église de Poitiers du susdit évêque, qui ne l'avait pas nommé à ce poste, mais qui l'y avait trouvé placé par son prédécesseur. Il eût été, en effet, difficile à un tel arbre de produire un pareil fruit. Il arriva donc que cet archidiacre, aussi plein de foi que l'éloquence, commença par avertir amicalement, comme je le pense, l'évêque sur quelques points de foi. L'évêque ne s'étant pas rendu à ses observations, Arnaud lui reprocha publiquement ses erreurs dans l'église. On appela à l'Église de Rome, et la question fut portée devant le pape que j'ai nommé plus haut. Comme il se proposait de venir en France, il ordonna girafe les deux partis se présentassent à lui, aux fêtes de Pâques, à Paris ; car tous les intérêts du Christ reposaient sur lui partout où il se trouvait, comme étant proprement son affaire à lui : sur ce point tout le monde est d'accord. On fit donc une enquête sur le livre de l'Exposition de Boèce, dont nous avons parlé plus haut. On le demanda à l'évêque Gilbert, qui répondit ne l'avoir plus à sa disposition. Toutefois on en retrouva, entre les mains de [420] quelques écoliers, un fragment, où, entre autre chose, on lisait ces paroles : « Si un homme qui ne peut subsister sans le concours de diverses formes, par suite de la prédominance

d'une de ces formes sur l'autre, par exemple, de la sagesse, est appelé la sagesse même, et que, d'après ce principe, quelque grand que vous soyez, vous n'êtes rien que sagesse, à plus forte raison, Dieu, qui n'a pas besoin de formes diverses pour subsister, est-il appelé sa sagesse, sa bonté, etc.» On cita donc ce texte, et saint Bernard éleva la discussion contre l'évêque, en disant qu'il lui semblait que c'était avancer un mot bien grave et même une énormité, que de dire que Dieu peut subsister sans le concours de diverses formes comme s'il ne subsistait que par une. Il ajoutait que la similitude de cette locution emphatique était loin de convenir à Dieu, et que, il n'en est pas de lui comme de tout homme dont on dit qu'il est la sagesse, mais que c'est en vérité et substantiellement qu'on dit de Dieu qu'il est sa sagesse, son essence, sa divinité, et non pas au sens qu'on dit en parlant de Davus, que c'est le crime en personne. Quant à l'évêque, on disait qu'il n'avait ni cru, ni enseigné, ni écrit que la divinité n'est pas Dieu, et qu'il y avait en Dieu une forme ou une essence qui ne fût pas Dieu ; il fit plus encore, et prit ses propres disciples, c'est-à-dire l'évêque d'Évreux, homme de naissance distinguée, qui devint plus tard archevêque de Rouen et qui est connu sous le nom de Rotold, puis maître Yves de Chartres, à témoin qu'il n'avait ni professé, ni cru ce dogme ; mais il n'invoqua leur témoignage que malgré lui, ainsi qu

il nous a été facile de le remarquer, et contraint par les instances de ses amis, en présence du texte de son livre que nous avons rapporté plus haut. Mais, comme les uns affirmaient une chose et les autres en affirmaient une autre, le souverain pontife lui enjoignit de lui envoyer son livre, avant le concile qu'il se proposait de célébrer à Reims, la même année, pour l'examiner avec soin, et de se tenir prêt à répondre à toutes les objections qui lui seraient faites dans ce concile.

3. Or il arriva que le dit seigneur Eugène remit l'Exposition de Gilbert, quand il l'eut reçue des mains de cet évêque, à un vénérable abbé de Prémontré nommé Godescalc, du monastère de Mont-Saint-Éloi, qui devint plus tard évêque d'Arras, avec mission de l'étudier soigneusement. Cet abbé, homme fort instruit, nota avec soin certains chapitres, en marge desquels il écrivit quelques textes tirés des livres des saints pères, et manifestement contraires à la doctrine du livre, et, en arrivant au concile, il présenta au seigneur pape, ces notes avec le livre de l'évêque de Poitiers. Or, cette année là, le Seigneur avait appelé à lui une des grandes colonnes de l'Église, dom Aubry, évêque d'Ostie. Cet homme, dont on doit parler avec le plus grand respect, avait rempli les fonctions de légat en Aquitaine, où il avait appris, sur la vie et les doctrines de Gilbert, tant de choses, que l'évêque de Poitiers, à qui sa conscience était loin de rendre le témoignage qu'il

aurait fallu, tremblait bien plus à la pensée du zèle plein de ferveur de cet évêque d'Ostie, qu'à celle de tous les autres cardinaux de cette époque. Il ne manque pas de personnes pour croire que, si ce cardinal eût encore vécu, l'évêque de Poitiers n'aurait jamais eu l'audace [421] de soutenir en sa présence les doctrines qu'il osa professer, On en vint à la discussion des chapitres que le susdit abbé Godescale avait notés ; mais comme ce dernier n'avait pas la parole facile, le seigneur pape remit le livre de Gilbert, avec les textes des saints pères qui lui étaient contraires, à Bernard, notre saint abbé de Clairvaux. Il y avait là présents plusieurs grands hommes fort instruits dans les lettres ; c'étaient Geoffroy de l'Oratoire, archevêque de Bordeaux, dont l'évêque de Poitiers était suffragant ; Milon, évêque des Morins, assez distingué par sa science et sa piété ; Josselin, évêque de Soissons, aussi versé dans la science des lettres profanes que dans celle des lettres sacrées ; Suger, abbé de saint Denis, à qui le roi de France Louis, en partant pour la Terre sainte, avait confié l'administration de son royaume. Ces hommes et plusieurs autres attaquèrent, avec saint Bernard, les susdits chapitres par des arguments tirés également de la raison et de l'Écriture sainte. Toutefois l'évêque Geoffroy que nous avons nommé plus haut, parlait moins que les autres, pour épargner Gilbert, se réservant de s'expliquer au moment ou

on prononcerait le jugement, ainsi qu'il l'a humblement confessé lui-même ; il s'en repentit ensuite, quand il apprit que les seigneurs cardinaux, dont on savait que les principaux inclinaient du côté du coupable et même se montraient évidemment favorables à sa cause, avaient promis, en entendant les objections, de condamner Gilbert.

4. En entrant au consistoire, le premier jour, nous trouvâmes que l'évêque de Poitiers avait fait apporter par ses clercs une masse de volumes, tandis que nous n'avions, nous autres, que quelques textes des pères de l'Église, sur une seule feuille de papier. Quand la discussion fut engagée, les partisans de cet homme nous calomnièrent en disant que nous citions des textes tronqués, tandis que lui mettait sous les yeux des volumes entiers, où on pouvait voir les rapports des propositions citées avec celles qui les précédaient ou qui les suivaient. Cependant, on cita un chapitre extrait de son livre, conçu en ces termes : « Quand on dit Dieu, ce mot a rapport à la substance qui n'est pas Dieu, mais par laquelle Dieu est Dieu. » À ces mots, comme les uns et les autres se récrient, ou accusent l'auteur, et lui reprochent, non sans raison, ses tergiversations, saint Bernard lui dit : « Qu'est-il besoin de nous arrêter davantage à ces expressions ; toute la cause du scandale vient de ce que la plupart sont persuadés que vous croyez et que vous enseignez que l'essence ou la nature

de Dieu, que sa divinité, sa sagesse, sa bonté, sa grandeur, ne sont pas Dieu, mais des formes par lesquelles Dieu est. Est-ce là ce que vous croyez ? Répondez oui ou non clairement. » Il osa dire : « La forme de Dieu et la divinité par laquelle il est Dieu, n'est pas elle-même Dieu. » Alors saint Bernard s'écria : « Nous avons ce que nous cherchions ; qu'on mette cet aveu par écrit. » Le souverain pontife ordonna qu'on le fit, et dom Henri de Pise, alors sous-diacre de l'Église de Rome, et qui plus tard devait être moine à Clairvaux, puis abbé de saint Anastase et enfin cardinal prêtre du titre des saints Nérée et Achillée, sur l'ordre du pape, apporta du papier, une plume et de l'encre. Pendant qu'il écrivait l'aveu de [422] Gilbert, cet évêque dit à saint Bernard : « Et vous aussi, écrivez que la divinité est Dieu. » Et l'abbé, sans s'émouvoir, répondit : « Oui, qu'on écrive, avec un stylet de fer, sur un ongle d'aimant, ou plutôt qu'on grave sur la pierre, que l'essence de Dieu, sa forme, sa nature, sa déité, sa bonté, sa sagesse, sa vertu, sa puissance, sa grandeur sont vraiment Dieu. »

5. On discuta ensuite sur le même chapitre, et on en vint au point que le saint s'écria : « Si cette forme n'est pas Dieu, elle est meilleure que Dieu, puisque c'est à elle que Dieu doit d'être Dieu, tandis que, pour elle, ait contraire, elle n'est pas de Dieu. et ne reçoit rien de lui. » Il m'a semblé que je devais rapporter cela, surtout par ce motif

particulier que, après la discussion, étant allé à la bibliothèque de l'église de Reims, j'y pris plusieurs manuscrits, cil je trouvai entre autres textes, dans un livre de saint Augustin sur la Trinité, à peu près les mêmes paroles que celles dont s'était servi saint Bernard. Saint Augustin s'exprime, en effet, ainsi : « Si Dieu est grand, ce n'est que par la grandeur, laquelle n'est autre que lui-même, autrement cette grandeur serait plus grande que Dieu. » D'ailleurs comme on discutait, le premier jour, sur le premier chapitre, je fis remarquer moi-même à l'évêque, ainsi que tout le monde l'entendit, qu'il avait nié catégoriquement, même année, à Paris, devant le seigneur pape, et devant la plus grande partie des personnes importantes qui étaient là présentes, les propres expressions qu'il venait d'employer, et qu'il avait produit des témoins pour prouver qu'il n'avait jamais ni cru, ni enseigné rien de tel. Mais lui, Plein d'une confiance très grande, plus grande peut-être qu'il ne l'aurait voulu plus tard, attendu qu'il ne pouvait nier qu'il avait désavoué ces expressions, s'écria : « Quoi que j'aie dit alors, voilà ce que je dis aujourd'hui. » Pour moi, j'ai poussé un profond soupir, en voyant que, en présence de tels juges, on pouvait presque impunément porter l'audace aussi loin, et je lui dis. « Vous êtes donc comme le roi, et vous avez votre dit et votre dédit ? »

6. Pendant que les personnes qui étaient présentes discutaient sur ce premier chapitre, il arriva qu'on en vint à toucher au second, quand l'évêque de Poitiers avança que « Ni un seul Dieu, ni quoi que ce soit d'un, ne sont trois personnes, quoique les trois personnes soient un seul Dieu, c'est à dire soient d'une seule divinité, et sont un, c'est à dire d'un. » Et on disputa longtemps sur ce chapitre, jusqu'à ce que saint Bernard suggéra la pensée, et que le seigneur pape ordonna de le mettre par écrit avec le premier. À cette proposition, on opposa l'autorité assez évidente de saint Athanase, qui s'exprime en ces termes : « Les chants des Vertus célestes confirment qu'un est trois, et que trois sont un. » Le lendemain, nous apportâmes une telle masse de cahiers pour la dispute, que les partisans de l'évoque en furent tout stupéfaits, en nous entendant dire que nous n'avions pris aucune note. L'évêque faisait citer des livres de saint Hilaire, et du corps des canons contenus dans les lettres de quelques Grecs, des textes tout à fait inintelligibles, avec une extrême rapidité et en quantité très considérable. Et il ne manquait pas de gens qui se faisaient les défenseurs de son opinion, bien qu'ils la comprissent peu. Le même jour [423] on ajouta deux chapitres aux deux premiers, et on les consigna par écrit ; c'étaient que cet évêque avançait que les propriétés des personnes et l'immense multitude des choses éternelles étaient

véritablement sacs commencement, et que cependant aucune d'elles n'était Dieu, aucune n'était de Dieu.

7. Le quatrième chapitre était que la nature divine n'a pas pris la nature humaine, mais que c'est la personne du Fils qui l'a prise, contrairement à ces paroles de saint Grégoire. « La divinité est venue à nous chaussée de l'humanité, » et à ce texte de saint Augustin dans son premier livre de la Trinité : « D'où il suit que, puisque la forme de Dieu a pris la forme de l'esclave, il est en même temps Dieu et homme, » de même qu'à ces paroles du même père dans son soixante quinzième traité sur l'Évangile de saint Jean : « Il s'est anéanti lui-même, et s'est fait homme, etc. qui a fait cela ? si ce n'est pas Jésus-Christ lui-même. Mais, Jésus-Christ c'est tout cela en même temps, c'est le Verbe en la forme de Dieu, laquelle a reçu la forme de l'esclave, c'est l'âme et la chair dans la forme de l'esclave, laquelle a été reçue par la forme de Dieu, » et à ces expressions du pape saint Léon. « Cette nature nous a pris de telle sorte que ce qui lui est propre n'a point été absorbé par ce qui nous est propre, ni ce qui nous est propre par ce qui lui est propre. » Après qu'on eut bien longtemps discuté, on leva la séance, et nos seigneurs les cardinaux résumèrent le tout en disant : « Nous avons entendu les propositions, à présent il nous reste à juger comment on doit les définir. Cette parole fit

une telle impression sur l'esprit de plusieurs, que, le lendemain, dix archevêques et une grande multitude d'évêques, d'abbés et de docteurs, se réunirent chez saint Bernard. Et, comme on savait que presque tous ceux qui semblaient se réserver ainsi le jugement de l'affaire étaient favorables, sinon à l'erreur, du moins à l'errant, tous furent d'avis qu'il y avait nécessité de leur envoyer le symbole de leur foi, au sujet de ces chapitres de l'évêque Gilbert, afin qu'ils fussent plus complètement en état de formuler leur jugement. Ils écrivirent donc autant de propositions que Gilbert en avait émis, avec le plus de précision qu'ils purent, dans lesquelles se trouvait exprimée leur confession de foi, contraire aux paroles de l'évêque, en tout et pour tout, et, après l'avoir rédigée d'un commun accord et avec mûre délibération, ils décidèrent de la communiquer à ceux qui s'étaient réservé le jugement de cette affaire. Ce n'est pas cependant qu'ils craignissent que les cardinaux définissent rien de contraire ; mais ils croyaient que plusieurs parmi eux inclinaient à dissoudre le concile sans rien définir. Voilà pourquoi l'écrit que nous vous avons dernièrement envoyé, porte, au bas, la signature de tous les archevêques, évêques, abbés et docteurs qui étaient présents et qui ont souscrit d'un commun accord et consentement.

8. On choisit trois personnes qui furent chargées d'aller présenter cet écrit au seigneur

pape et aux cardinaux ; c'étaient les deux très révérends évêques d'Auxerre et des Morins, Hugues et Milon, et l'abbé de saint Denis, Suger ; ils avaient mission de dire au pape et aux cardinaux : « Nous avons [424] souffert des discours peu en harmonie avec le respect qui vous est dû, jusqu'à ce que nous vous ayons entendu dire que vous vouliez prononcer le jugement qu'il y aurait à en porter. Nous venons donc vous offrir, nous aussi, notre confession, afin que vous ne jugiez pas seulement une des deux parties, mais les deux parties à la fois. Vous avez par écrit la confession de cet homme, il convient que vous ayez aussi la nôtre. Toutefois, il vous a donné la sienne avec ce correctif qu'il était prêt à la corriger, si votre sentiment différait du sien en quelque chose ; pour nous, au contraire, rejetant complètement une pareille condition, nous voulons que vous sachiez en vous présentant notre profession de foi que nous sommes dans ces sentiments, que nous y persévérerons, et que nous n'y changerons absolument rien. » Le seigneur pape leur répondit à l'instant même, et leur ordonna de rapporter à ceux qui les avaient envoyés, que « l'Église romaine n'avait pas d'autres sentiments que ceux qu'ils exprimaient dans leur confession, et que si quelques-uns avaient paru se montrer favorables à la personne de Gilbert, aucun ne tenait pour sa doctrine. » À la suite de cela, toute l'assemblée se

réunit dans le beau palais appelé Thau. On interrogea l'évêque de Poitiers, qui renonça librement à tous ses chapitres, et qui ajouta de plus ces paroles : « Si vous croyez autrement, je le crois aussi ; si vous vous exprimez d'une autre manière, je m'exprime de même, et si vous souscrivez différemment, je souscris comme vous. » Alors le seigneur pape, en vertu de son autorité apostolique, et de l'assentiment de toute l'assemblée qui se trouvait réunie là, condamna les chapitres, et défendit expressément à qui que ce fût d'avoir l'audace de lire ce livre ainsi condamné, et de le copier, avant que l'Église romaine l'eût corrigé. Et, comme l'évêque répondait : « Je le corrigerai comme il vous plaira. » Le pape lui dit : « Non, cette correction ne vous sera pas confiée. »

9. Il y avait encore d'autres choses que, dit-on, l'évêque Gilbert avait souvent enseignées dans ses écoles et que ses disciples avaient entendu et sur lesquelles nous fermions les yeux. Cependant, à cause de la multitude des écoliers qui affirmaient les lui avoir entendu souvent professer, on déchira de son livre et on mit en pièces, devant tout le monde, les feuilles où on disait que ces propositions se trouvaient écrites. Comme on demandait du feu pour les brûler, quelques-uns répondirent qu'il suffi ;ait de les déchirer. Je ne me mis pas en peine à cette époque de connaître quels étaient ces chapitres,

mais je le sais aujourd'hui. D'ailleurs, pour ce qui est des autres chapitres, au sujet desquels vous m'avez fait l'honneur de me donner vos ordres, en recherchant avec soin dans le livre des Gloses du Psautier, que le même Gilbert de la Porrée a écrites sur ce verset : *Adorez l'escabeau de ses pieds*, voici ce que j'ai trouvé : « La chair est de la terre, et le Christ a pris son corps de la chair de Marie. Ce corps est adoré par nous sans impiété, attendu que personne ne mange la chair de Jésus-Christ spirituellement, qu'il ne l'ait d'abord adorée. » Jusque-là ce ne sont que les propres expressions de saint Augustin ; mais tout de suite après Gilbert ajoute cette explication qui en est comme le complément : « Nous ne l'adorons pas de ce genre d'adoration qu'on appelle culte [425] de latrie, qu'on ne rend qu'au Créateur, mais de cette adoration qui consiste tout entière dans le culte de dulia, attendu que le culte de dulia est une adoration qui convient également à la créature ; elle est de deux sortes, l'une se rapporte indifféremment à tous les hommes, l'autre ne convient qu'à l'humanité de Jésus-Christ. » Dans le livre de ses Gloses sur l'Épître de saint Paul, voici de quel commentaire il accompagne ce verset : *C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus de tout nom* : « Quelques-uns pensent que ce nom a été donné à l'homme, ce qui ne s'appuie sur aucune raison. En effet, il leur semble que ce nom a l'office de Dieu même, que

ce nom est Dieu même, qu'il est au dessus de tout nom, non par la seule appellation, mais par nature, et qu'il l'a reçu non pas après sa passion, mais plutôt après sa génération du Père de qui il tient tout. Par conséquent, ce nom n'a pas été donné à l'homme, à moins peut-être qu'on ne dise que tout lui est donné par l'adoption ; mais on ne fléchit pas le genou à un dieu adoptif, car un tel dieu n'est pas dans la gloire du Père, il n'y a qu'à un Dieu né de Dieu, que cela convienne. Cependant l'Apôtre dit : *Il lui a donné un nom*, etc. Si je dis cela, c'est parce que ce n'est que par sa naissance qu'il s'est trouvé en état d'être manifesté par la croix, tel qu'il a reçu l'être du Père, entant qu'il a été engendré. » Or, à l'époque du concile nous n'avions entendu parler d'aucun de ces chapitres, nous ne les connaissions aucunement.

10. Cette doctrine parait contraire à la doctrine suivante, qui se trouve dans les écrits de saint Léon, pape, dont l'autorité, comme le sait très bien Votre Discretion, a été confirmée par les saints canons. En effet, voici comment il s'exprime dans son sermon pour la fête de Pâques : « La créature n'a pas été prise par le Créateur qui se l'est associée, de telle sorte qu'il habitât en elle et qu'elle ne fût que sa demeure ; mais créature et Créateur sont, l'une et l'autre, Dieu, par la puissance de celui qui s'est associé la créature ; l'une et l'autre sont homme, par la bassesse de celle qui a été prise pour associée. Par

conséquent, dans l'une et dans l'autre nature, c'est le même Fils de Dieu, et il n'y a rien dans l'une ni dans l'autre, qui ne soit de l'un et de l'autre en même temps. » Ailleurs, il dit encore : « Nous ne séparons aucunement le visible de l'invisible, le corporel de l'incorporel, et, dans le Christ, nous adorons le Verbe homme, et dans le Verbe nous adorons le Christ. » Plus bas, il dit : « Croyez fidèlement l'un et l'autre, et adorez-les l'un et l'autre fidèlement ; qu'il n'y ait aucune division dans l'unité du Verbe et de la chair. » Le même pape, dans son sermon pour la fête de Noël, s'exprime ainsi : « À partir du moment où le Verbe s'est fait chair, il n'est pas permis de penser que le Dieu est sans l'homme, ni l'homme sans le Dieu, attendu qu'il ne manque rien de la divinité à celui qui a été pris par elle, ni rien de l'humanité au Dieu qui l'a prise. En effet, ce qui est de l'homme ne préjudicie en rien à ce qui est du Dieu, non plus que ce qui est du Dieu ne préjudicie à ce qui est de l'homme. Celui qui est chair est le même que celui qui est le Verbe. » Le même pape écrivait à l'évêque Flavien : « C'est une pensée de l'évangéliste et apôtre saint Jean que *celui qui détruit Jésus-Christ n'est point de Dieu, C'est un* [426] *antéchrist* (I Joan, IV, 13). Or qu'est-ce que détruire Jésus-Christ, sinon Séparer la nature humaine du Verbe ? » Saint Augustin, dans ses définitions des dogmes de l'Église dit : « *L'Homousion* au Père et à l'homme est adoré par

les anges et par toute créature, comme le Père et le Saint-Esprit, non pas l'homme à cause de Dieu, ou le Christ avec Dieu, mais l'homme en Dieu et Dieu en l'homme. » Le même saint, en parlant de la prédestination des saints, dit : « Où cet homme a-t-il mérité d'être pris par le Verbe en l'unité de personne pour être le Fils unique de Dieu ? car nous tenons de l'apôtre, que le Seigneur de gloire, en tant que l'homme a été fait Fils de Dieu, a été prédestiné. Par suite de cette prédestination, l'élévation de la nature humaine est si grande, si haute, si suprême, qu'elle ne saurait être élevée plus haut. » Saint Jérôme, dans son Bréviaire des psaumes, à ce verset, *Adorez l'escabeau de ses pieds*, dit. « Quoique l'homme ait été pris par Dieu, et que, en comparaison de Dieu, toute créature n'est que l'escabeau de ses pieds, cependant cet escabeau même se trouve associé à Dieu. Et voyez ce que j'ose dire de son trône : j'adore son escabeau comme son trône. Je ne comprends pas que celui qui soit assis est une chose et que l'escabeau en soit une autre ; mais tout en Jésus-Christ, est le trône de Dieu. Je ne sais pas comment cela est, et cependant je crois que c'est. Il me suffit de savoir que ce que je crois est écrit : Nous sommes appelés des hommes de foi, non des hommes de raison. »

11. Au chapitre quatre, melon que nous l'avons dit plus haut, est opposé le sentiment du pape Léon, écrivant en ces termes à l'évêque

Flavien : « L'Apôtre a dit : *Soyez dans les mêmes sentiments*, etc. jusqu'à ces mots : *dans la gloire du Père* (Philipp, II, 3 à 11). C'est de l'élévation de celui qui est pris, non de celui qui prend, qu'il, est question là. C'est Dieu qui exalte celui qui, est pris. Et sachant bien que l'éternelle déité du Fils n'a reçu dans le Père aucun accroissement, remarquez prudemment que celui à qui il a été dit : *Tu es terre, et tu retourneras en terre*, n'est pas le même que celui à qui il est dit en Jésus-Christ : *Asseyez-vous à ma droite*. » Le même pape, dans sa lettre aux habitants de Constantinople, parle ainsi : « Que les adversaires de la vérité disent quand, ou selon quelle nature, le Père tout-puissant a élevé le Fils au dessus de tout, ou à quelle substance il a soumis toutes choses. En effet, la déité du Verbe est égale en toutes choses et consubstantielle au Père ; mais celui qui a reçu de l'accroissement était plus petit que celui qui le lui donnait. Il a reçu du Père, dans la nature de l'homme, ce que lui-même a donné dans la nature de la déité. » Le même pape, en s'adressant à Léon Auguste et aux Palestiniens, s'exprime ainsi : « Pour ce qui est de l'élévation par laquelle Dieu l'a élevé, et lui a donné un nom au dessus de tous les noms, nous comprenons qu'elle se rapporte à la forme qui devait être enrichie par l'exaltation d'une telle glorification. » Ailleurs, il dit encore : « Tout ce qu'il a reçu, il l'a reçu dans le temps comme un homme à qui on donne ce

qu'il n'a pas. Quant à sa forme d'esclave, elle a été élevée dans la gloire de la puissance divine ; il n'importe pas [427] sous quelle substance le Christ est nommé ou adoré. » Saint Jérôme, dans son Bréviaire sur l'épître aux Philippéens, a dit : « Si l'homme ainsi pris, a daigné s'humilier, c'est avec raison que la divinité, qui ne petit s'humilier, a exalté celui qui s'est humilié. Mais il lui a été donné un nom qu'il n'avait pas auparavant. D'où il suit que ce passage peut être légitimement entendu de la nature humaine. » Le même auteur, sur ces mots : *Le Seigneur a dit à mon seigneur*, s'exprime ainsi : « Le Sauveur a expliqué ce passage dans l'Évangile, en disant : Si le Christ est fils de David, comment celui-ci l'appelle-t-il en esprit son Seigneur ? Et quel seigneur est ce Seigneur à qui il est ordonné de s'asseoir ? En effet, Dieu ne s'asseoit pas, il ne s'asseoit que par le corps qu'il a pris. Celui à qui il est ordonné de s'asseoir, c'est l'homme qui a été pris. » Saint Augustin, contre Maxime, dit, au sujet de ces paroles, il lui a donné un nom, etc. : « C'est à l'homme qu'il a donné ce nom, ce n'est pas au Dieu. Et ensuite, la forme dans laquelle il a été crucifié, a été exalté, c'est à elle qu'a été donné un nom au-dessus de tout nom, c'est à l'homme Christ qui est mort, qui est ressuscité, qui est monté aux cieus selon la chair ; car le nom qui lui est donné est un nom au-dessus de tous les noms. »

12. Du reste, pour terminer cette lettre, s'il plaît à Votre Discretion d'être pleinement édifiée sur les quatre premiers chapitres, il y a dans les sermons de saint Bernard sur le Cantique des cantiques, une discussion très soignée sur ce sujet. Je désire, et je demande à Dieu que Votre Paternité se porte toujours bien dans le Seigneur. Je vous recommande nos frères de Fosse-Nove. Je serais très heureux d'apprendre que vous allez bien et que l'état de la sainte Église est satisfaisant.

13. Cette lettre était à peine terminée par celui à qui je l'avais donnée à écrire, que, au même moment, la volonté du Seigneur fut que je trouvasse ce que je désirai ; En effet, avant qu'on me remît cette lettre, un autre frère m'apporta un écrit que je cherchais depuis longtemps et que je désespérais complètement de retrouver. Je l'ai composé au sujet des mêmes chapitres, il y a environ quarante ans, en même temps que la profession de foi qui fut présentée par les personnes dont j'ai parlé plus haut au seigneur pape et à l'Église romaine, de la part de dix archevêques et de presque tous les évêques qui se trouvaient alors à Reims, ainsi que de nombreux et très grands abbés et de maîtres d'école, qui l'avaient tous signée. Aussi, quelle ne fut pas ma joie ? J'ai ajouté cet écrit à cette lettre, et je vous envoie l'un et l'autre avec une piété toute filiale, comme à mon très cher Seigneur.

14. J'ai appris également que Votre Diligence désirait connaître plus complètement aussi la vérité, en ce qui concerne la condamnation d'Abélard, dont le pape Innocent II, de pieuse mémoire, fit brûler les livres à Rome dans l'église du bienheureux Pierre, en les déclarant hérétiques, en vertu de son autorité apostolique. Plusieurs années auparavant, un vénérable cardinal et légat de l'Église romaine, nommé Conon, ancien chanoine régulier de l'église de saint Nicolas d'Aroaise, avait de même condamné [428] au feu sa théologie au concile de Soissons, qu'il présidait, après avoir reproché à Pierre lui-même qui était présent, ses erreurs, l'avoir convaincu de sa perversité hérétique, et l'avoir condamné. Si donc il vous plaît, il sera satisfait à vos désirs par le petit livre de la Vie de saint Bernard, et par les lettres que cet abbé a écrites à la cour de Rome sur ce sujet. Cependant, j'ai trouvé à Clairvaux un petit livre composé par un abbé des moines noirs, où se trouvent notées toutes les erreurs de Pierre, de me rappelle parfaitement l'avoir vu autrefois, mais, depuis plusieurs années, au rapport des conservateurs de la bibliothèque, on a recherché avec soin le manuscrit de cet ouvrage, sans pouvoir le retrouver depuis quatre ans. Aussi me proposé je d'envoyer quelqu'un au monastère dont l'auteur de ce livre était abbé, et, si je puis me le procurer, je le ferai copier tout entier et je vous l'enverrai.

D'ailleurs, je crois qu'il doit suffire à vos recherches de savoir quels ont été les points condamnés, comment et pourquoi ils l'ont été.
[429]

DU MÊME GEOFFROY, livre contre les propositions de Gilbert, évêque de Poitiers.

Cher lecteur, vous trouverez dans ces pages quatre propositions qui ont été naguère exposées et condamnées dans une grande assemblée ecclésiastique, comme répugnant à une vérité manifeste, non pas à une vérité quelconque, mais à une vérité telle qu'il n'était pas possible de fermer les yeux sur les atteintes qui lui étaient portées, attendu qu'elle est, plus que toute autre, le fondement de la foi catholique. Ce sont les pains cachés qu'un célèbre docteur, nommé Gilbert, surnommé de la Porrée, avait vendus à ses disciples pendant un fort long temps. Il avait enivré un grand nombre d'entre eux avec des eaux dérobées, c'étaient particulièrement des jeunes gens, dont l'esprit se prête aux nouveautés. Se précipitant sur les pages divines, sans en avoir la clef, qui est le Christ, ils se sont mis à scruter les profondeurs mêmes de Dieu sans le Saint-Esprit, qui seul les connaît. De nouveaux dogmes prirent naissance parmi eux, mais ils ne tardèrent pas à se produire à la lumière.

Les oreilles des catholiques avaient horreur de ces nouveautés profanes, et leur zèle s'enflamma au point de leur faire citer pour ces choses ce même Gilbert, alors évêque de Poitiers, en présence du souverain pontife Eugène III. Or il prit le parti de nier tout, même ce qu'il était manifestement convaincu d'avoir confessé dans

son synode de Poitiers. Toutefois, cette dénégation était enveloppée d'expressions à double entente, comme il avait l'habitude d'en employer, si bien qu'il était facile aux successeurs des apôtres de remarquer qu'il y avait de caché en lui quelque chose qui sentait l'anathème de Jéricho.

Aussi, comme il devait la même année venir en France, Innocent ajourna cette cause. Ce fut à Paris qu'on interrogea Gilbert pour la seconde fois. Il y en avait qui tenaient pour lui, mais il y en avait d'autres aussi, particulièrement le très révérend abbé de Clairvaux, qui tenaient pour la vérité de la foi. Mais peut-être paraîtra-t-il plus prudent de nous contenter d'un simple récit et de passer sous silence ce qui concerne les personnes. Là encore, il nia ce qu'on lui opposait, et il appela de ses anciens disciples, qui sont maintenant évêques comme lui, en témoignage qu'il n'avait rien enseigné de pareil. Or il avait écrit un livre sur le traité de Boèce, intitulé de la Trinité ; c'était un commentaire assez fautif, où il avait répandu à profusion les erreurs dont nous venons de parler ; cependant, dans [430] plusieurs endroits il avait eu soin de cacher sa tête de serpent dans les replis de son volume. On lui demanda ce livre, il répondit qu'il ne l'avait pas en sa possession, et il n'était pas facile, surtout à cause de la discussion, de l'obtenir de ses disciples. On en produisit pourtant quelques fragments ; mais il détournait

le sens manifeste de ces propositions, de tout son pouvoir, en se servant pour cela d'autorités non méprisables. Mais enfin il reçut ordre d'envoyer le corps entier du livre au souverain pontife.

On fit un troisième examen de cette cause à Reims, où le pape Innocent célébra cette année-là même un grand concile, auquel assistaient les évêques des quatre royaumes de France, d'Allemagne, d'Italie et d'Espagne. C'est dans cette assemblée qu'il lui devint tout à fait impossible de dissimuler davantage, attendu qu'il était accusé, avec la dernière évidence, par des passages extraits de ses propres lettres. Cependant, comme il s'était assuré des protecteurs, il sembla devenir plus audacieux, au point qu'il dédaigna de nier davantage ce qu'il avait enseigné pendant si longtemps. Il eut donc, l'impudence et la témérité de professer ce qu'il avait une première et une seconde fois nié devant un tel juge et de tels témoins. Toutefois il eut la prudence d'ajouter qu'il était prêt à sacrifier son sens à celui de l'Église, et qu'il n'avait pas l'intention de persister en contumace dans ce qu'il avait avancé.

On discuta pendant quelques jours. Plusieurs, mais en petit nombre, tenaient pour sa doctrine ; la plupart étaient favorables à ara personne, et tous s'efforçaient d'excuser et d'affaiblir même ce qu'ils n'approuvaient pas. C'est ce qui excita le zèle de l'Église d'en deçà les monts à produire,

contre les propositions de Gilbert, la profession de sa foi selon la sainte doctrine de l'abbé de Clairvaux ; elle le fit dans les termes les plus précis qu'elle put, en opposant les articles de sa foi aux propositions avancées par Gilbert. À la fin, le souverain pontife ayant condamné toutes ses erreurs, il désavoua, dans sa crainte et sa frayeur, de sa propre bouche, dans une audience générale tout ce qu'il avait professé, et, réfutant chaque article l'un après l'autre, il promit de ne plus ni écrire, ni dire, ni croire même désormais rien de tel. Quant au volume dans lequel s'était manifestement trouvée l'erreur, le souverain pontife défendit de son autorité apostolique, sous peine d'excommunication, de le lire ou de le transcrire, à moins que peut-être l'Église romaine n'en fit une édition corrigée ; or elle ne l'a pas faite que nous sachions, et nous n'espérons pas qu'elle la fasse jamais. Mais comme le cœur d'un grand nombre d'écoliers semble conserver encore l'odeur dont il a été une fois imprégné et qu'ils n'ont pas cessé de lire d'une manière d'autant plus pernicieuse pour eux, qu'elle était plus secrète, ces pages condamnées, peut-être ne sera-t-il pas inutile, pour la correction de nos contemporains et pour mettre nos descendants en garde, d'exposer sous leurs yeux les propositions même de l'erreur qui a été confondue, telles que leur auteur les a articulées de sa propre bouche, et a été convaincu de les avoir écrites dans son livre,

et de citer les témoignages des saints pères par lesquels elles ont été réfutées ou semblent pouvoir l'être. [431]

PREMIER CHAPITRE.

Voici quelle était la source de toutes ses erreurs. Il distinguait en Dieu, la forme par laquelle il est Dieu, et qui elle-même n'était pas bien, de même que dans l'homme, l'humanité est la forme par laquelle l'homme est homme, sans qu'elle-même soit homme. Quant à cette forme ou nature divine qu'il niait être Dieu, comme je l'ai déjà dit, elle prend divers noms, elle s'appelle divinité, grandeur, bonté, vérité, sagesse, toute-puissance, mais c'est toujours la même et unique forme par laquelle non seulement Dieu est Dieu, mais, encore est grand, vrai, bon, sage et le reste. Il ne distinguait le Créateur des créatures que par ce seul fait que l'un n'a qu'une forme, tandis que les autres en ont plusieurs. D'où il concluait, avec autant d'impiété que de liberté, que ces propositions : la divinité est Dieu, la sagesse, la vérité, la grandeur, la bonté ou la toute-puissance de Dieu sont Dieu ; si on les entend de la substance très simple et très excellente de Dieu, sont absolument fausses. Quant à leurs réciproques, qui consistent à dire Dieu est vérité, Dieu est sagesse, et le reste, il disait que c'était des propositions aussi emphatiques que si on disait d'un homme : depuis les pieds jusqu'à la tête il est

tout entier sagesse, et regardait cette manière de parler appliquée à Dieu, comme une figure de mots d'autant plus que, dans l'homme qui a plusieurs propriétés, c'est l'abondance d'une de ses formes, par exemple, de la sagesse, tandis que, en Dieu, c'est sa simplicité toute seule qui permet de s'exprimer ainsi. Pour lui, l'être de Dieu consistait en ce qu'il subsistât par cette forme, tandis que l'être de sa forme consistait bien plutôt, non pas en ce qu'elle fût par quelque autre être, mais en ce que, par elle, quelque chose, c'est-à-dire Dieu, fût. C'est à l'occasion du traité de Boèce et dans l'exposition qu'il en a faite, pour ne pas dire dans l'opposition qu'il y a faite, qu'il s'explique sur ce chapitre. Voici en effet comment il s'exprime :

« De même qu'il n'y a rien par quoi Dieu soit, sinon sa seule et simple essence, c'est-à-dire son *ousia*, ainsi il n'y a rien par quoi l'*ousia* elle-même subsiste si ce n'est qu'elle n'est simplement que Dieu. De là vint cette façon de s'exprimer et de dire en parlant de Dieu, non seulement Dieu est, mais encore il est son essence même, ce qui est exact. tu effet, si, à un homme qui est non seulement sage, mais coloré, mais grand, et beaucoup d'autres choses semblables, on peut dire à cause de la prédominance de la sagesse en lui sur ses autres qualités. depuis les pieds jusqu'à la tête vous êtes tout entier sagesse, comme s'il n'y avait pas autre chose que la sagesse qui fit qu'il

fût, à plus forte raison, en parlant de Dieu, à qui ce ne sont point la diversité des formes qui font qu'il soit, peut-on le désigner par son essence même et par les autres noms. Et encore, on peut dire que Dieu est sa divinité, sa sagesse.

« On dit que la divinité est dans le Père, comme l'essence dans celui qui est vraiment.

« Quelques hommes sans intelligence, en entendant dire que Dieu est [432] simple, le prennent, ainsi que tout ce qui se dit de Dieu, sous des noms divers, par exemple, que Dieu est un, éternel, personne, principe, auteur, père, fils, connexion et autres choses de la même nature et de même genre, en ce sens que l'essence qui est appelée Dieu soit en même temps l'unité par laquelle il est un, l'éternité par laquelle il est éternel, ainsi du reste ; et, réciproquement, que le Père à son tour est la paternité, que l'un est l'unité, l'éternel, l'éternité et réciproquement.

« Je me demande si le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont dits Père, Fils et Saint-Esprit substantiellement de la divinité, c'est-à-dire de ceux qui n'étant ce qu'ils sont que par la seule divinité, sont appelés non seulement Dieu, mais aussi divinité.

« Le Père est vérité, c'est-à-dire vrai : de même, le Fils est vérité, c'est-à-dire vrai : et le Saint-Esprit est vérité, c'est-à-dire vrai ; et le Père, le Fils et le Saint-Esprit ensemble ne sont pas trois vérités, mais sont singulièrement et

simplement une seule vérité, c'est-à-dire un seul vrai.

« Quand on parle d'un homme, comme Platon, Cicéron, Triphon, ou quand on parle de Dieu, comme le Père, le Fils, le Saint-Esprit, si on dit de l'un ou de l'autre de ceux-là qu'il est homme, et de ceux-ci qu'il est Dieu, cela se rapporte à la substance non qui est, mais par laquelle il est.

« Quand on dit Dieu, Dieu, Dieu, le premier s'entend du Père, le second du Fils et le troisième du Saint-Esprit, si c'est l'énumération de ceux qui sont Dieu, c'est aussi la répétition de ce par quoi ils sont Dieu. »

Maintenant que nous avons entendu le commentateur, reportons-nous à l'auteur, pour voir s'il a rendu sa pensée. Il parle en effet de la forme mais il explique clairement ce qu'il entend par là, quand il ait : « La substance divine sans la matière est la forme, voilà pourquoi elle est une, elle est ce qui est, le reste n'est pas ce qui est. En effet, chaque chose a son être de ce dont elle est, c'est-à-dire de ses parties, et elle est ceci et cela, c'est-à-dire, elle est ses parties réunies, non pas ceci et cela séparément. De même que l'homme sur la terre étant composé d'un corps et d'une âme, est corps et âme, mais n'est pas ou un corps ou une âme seulement. Il n'est donc pas en partie ce qu'il est. Pour ce qui n'est pas de ceci et de cela, mais qui est seulement cela, il est vraiment

ce qu'il est, et il est très beau et très fort, parce qu'il ne s'appuie sur rien. Par conséquent, cela est vraiment un, en quoi il n'y a ni nombre ni autre chose, excepté ce qu'il est. Car il ne peut pas devenir le sujet ; en effet, il est la forme, or les formes ne peuvent pas être sujets. Quant autres formes, elles peuvent être sujets par rapport aux accidents ; ainsi l'humanité reçoit les accidents, non pas par cela qu'elle est elle-même, mais parce que la matière lui est sujette. Car, quand la matière sujette à l'humanité reçoit un accident quelconque, c'est l'humanité même qui semble le recevoir. Quant à la forme qui est sous la matière, elle ne peut être sujet, ni se trouver véritablement dans la matière.

« Par conséquent cela uniquement qui seul est ce qu'il est et qui ne s'appuie sur rien, est très beau et très fort ; cela, dis-je, en quoi il n'y a [433] rien autre chose que ce qu'il est, quine peut pas devenir sujet, attendu qu'il est forme, est-il un esprit sain qui refuse de reconnaître qu'il est Dieu ? D'ailleurs, si ce ne sont pas diverses formes qui donnent à Dieu d'être Dieu et si la divinité ne s'appuie sur rien, pas même sur une seule chose, je laisse chacun libre de préférer ce qu'il veut. Mais si par hasard il hésite dans son jugement, qu'il consulte saint Augustin ; il lui dira en effet : « Dieu n'est pas grand par une grandeur qui ne soit pas ce qu'il est, en ce sens que Dieu ne soit grand, que par ce qu'il emprunte à cette

grandeur. Autrement, cette grandeur serait plus grande que Dieu. » Mais ne nous écartons pas de notre route, et revenons à Boèce. « Les catholiques ne mettant aucune différence, disant que la forme même, comme elle est, est l'être, et pensant qu'elle n'est pas autre chose que n'est ce qui est, il semble que c'est plutôt la répétition du même, que l'énumération de divers, quand on dit Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit. Certainement, vous croyez qu'on n'est point catholique quand on pense qu'en Dieu, autre chose est la forme par laquelle il est, et autre chose ce qu'il est. En effet, on a montré plus haut au sujet de la forme qu'il est sa forme, vraiment unité, non point pluralité. »

Remarquez, je vous prie, avec quelle force et quelle sainteté vous vous assurerez de la vérité de ce que nous avons dit, c'est-à-dire que le Dieu suprême est très plein du bien suprême. Comment vous en assurerez-vous, n'allez pas croire que le père de toutes choses a reçu du dehors ou possède si naturellement ; ce bien suprême dont nous le représentons rempli, que, pour vous, la substance de Dieu qui possède la béatitude suprême, était autre que la substance de cette béatitude même. En effet, si vous croyez qu'il l'a reçue du dehors, vous êtes amenés à estimer plus grand celui qui donne que celui qui reçoit. Or, c'est avec toute convenance que nous proclamons que Dieu est plus excellent que tout.

Si, d'un côté, il est, pour nous, le même par nature, et que, de l'autre, la raison nous le montre divers, je laisse à qui pourra s'en tirer, le soin d'indiquer, quand nous parlons de Dieu, principe de toutes choses, qui a réuni ces choses diverses. Le souverain bien ne peut pas être divers. Or, nous disons que la béatitude et Dieu sont le souverain bien, d'où il suit nécessairement que la souveraine béatitude est la souveraine divinité.

Donc, enfin, faites des distinctions dans la suprême béatitude, qui est la suprême divinité, et dites-nous, s'il vous plaît, comment le souverain bien est double, quand les souverains biens ne peuvent être divers entre eux. En effet, il paraît dur d'affirmer que la souveraine bonté, par laquelle existent tous les biens, sans en excepter Dieu même, n'est pas un bien ; et je ne crois pas non plus qu'on puisse admettre facilement que cette bonté soit du nombre des biens inférieurs ou de moyenne qualité. Que l'on consulte celui qui fut une massue pour tous les hérétiques, pour voir s'il laissera passer intact un pareil blasphème, et, parla même occasion, remarquez que ce blasphème n'est pas nouveau, mais qu'il était connu et proféré jadis, ou plutôt qu'il s'est fait entendre de nouveau, après avoir été broyé et jeté au vent. [434]

« Et, maintenant, dit saint Augustin, tenez d'une foi inébranlable, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont la Trinité, et cependant sont un

seul Dieu ; non pas que la divinité, en eux, vienne en quatrième, mais parce que la divinité est elle-même l'ineffable et inséparable Trinité. De deux choses l'une, ou la divinité de la Trinité, si on la regarde comme étant autre chose que la Trinité, bien qu'elle soit ce pour quoi on ne peut pas dire qu'il y a trois dieux, mais qu'on doit dire qu'il n'y en a qu'un, puisqu'elle est seule dans les trois, est une substance, ou n'est pas une substance. » C'est Augustin qui parle et qui nous explique avec tant de soin vos nouveautés. Répondez ce que vous pensez : votre divinité par la seule unité de laquelle vous affirmez qu'on dit que les trois personnes ne font qu'un seul Dieu, est-elle ou n'est-elle pas une substance ? Pourquoi demeurez-vous muet ? Il affirme et nie en même temps, mais Augustin le presse dans les deux voies où il s'engage.

Il lui dit en effet : « Si elle est une substance autre que le Père, le Fils ou le Saint-Esprit, il s'ensuit évidemment que la sainte Trinité elle-même est une autre substance. Or, la vérité rejette et repousse cela. Si, au contraire, cette divinité n'est pas une substance et que ce soit par elle que la Trinité soit un seul Dieu, parce que seule elle se trouve dans les trois personnes divines, on ne doit pas dire que le Père, le Fils et le Saint-Esprit, n'ont qu'une même substance, mais il faut dire qu'ils n'ont qu'une même divinité, laquelle n'est pas une substance. Mais vous reconnaissez que,

dans la foi catholique, c'est un point vrai et inébranlable, que le père, le Fils et le Saint-Esprit, étant la Trinité, sont un seul Dieu, parce que ils ont inséparablement une seule et même substance, ou, si vous aimez mieux, une seule et même essence, car il y en a plusieurs parmi nous, ce sont surtout les Grecs, qui disent que la Trinité qui est Dieu, est plutôt une essence qu'une substance ; ils mettent ou voient entre ces deux noms, une certaine différence, sur laquelle ce n'est pas ici le lieu de discuter. Si nous disons que la divinité, qui est regardée comme étant autre que la Trinité elle-même, n'est pas une substance, mais est une essence, on retombe dans la même erreur, car si elle est autre que la Trinité elle-même, il y aura nue autre essence : or, à Dieu ne plaise qu'un catholique pense ainsi. Il ne nous reste donc plus qu'à croire que la Trinité n'a qu'une seule et même substance, afin que l'essence elle-même ne diffère point de la Trinité.

Que peut-il se dire de plus évident ? Écoutons cependant encore le grand Augustin : « Toute substance qui n'est pas Dieu, est une créature, et toute substance qui n'est pas créature, est Dieu. » Qu'avons-nous donc affaire de celle non pas qui est Dieu, mais par laquelle Dieu est. Le même saint dit ailleurs : « De même que dans la forme de Dieu, le Fils n'est pas une chose et la vie une autre chose, mais que la vie même est le Fils, ainsi le Fils n'est pas une chose et sa doctrine

une autre chose ; mais sa doctrine même est le Fils. Les autres essences ou substances reçoivent les accidents qui produisent en elles des changements soit grands, soit très grands ; mais il ne se peut rien concevoir de meilleur que Dieu ; [435] aussi n'y a-t-il qu'une seule substance ou essence immuable, c'est celle qui est Dieu, celle à qui convient certainement au plus haut point et d'une manière absolument vraie, l'être même, ce qui lui a fait donner le nom d'essence. » Tel est le langage de saint Augustin. Pour vous, qui que vous soyez, qui regrettez encore les poireaux et les oignons d'Égypte, je voudrais vous forcer de dire laquelle des deux essences est proprement essence, de celle qui est Dieu ou de celle par qui Dieu est. En effet, l'une et l'autre sont également immuables, mais peut-être le nom d'essence convient-il mieux à celle qui est tout ce qui est.

Saint Augustin dit encore : « La nature ou l'essence même, ou, de quelque nom qu'on doive l'appeler, tout ce qui est Dieu, quoi que soit cette chose, ne peut être vue des yeux du corps. »

Le même Père continue : « De même qu'il est absurde de dire que la blancheur n'est pas blanche, ainsi l'est-il également de dire que la sagesse n'est pas sage ; et comme la blancheur n'est dite blanche que par rapport à elle ainsi la sagesse n'est-elle dite sage que par rapport à soi. Mais la blancheur du corps n'est pas l'essence du corps, attendu que le corps lui-même est une

essence, tandis que ce qui fait qu'il est appelé blanc est une qualité du corps qui n'a point cet être qu'on appelle l'être blanc. En effet, la forme est une chose et la couleur en est une autre et elle ne subsiste pas en elle-même, mais dans une masse qui n'est ni la forme ni la, couleur, mais qui est colorée et formée. Quant à la sagesse, elle est sage, et elle l'est par elle-même. » Ailleurs il dit encore : « Les choses sujettes au changement ne sauraient être dites des substances simples à proprement parler. Pour Dieu, s'il subsiste, il faut, pour qu'il puisse être appelé substance proprement dite, qu'il y ait en lui quelque chose qui se trouve comme dans un sujet ; or on ne peut regarder comme simple l'être pour qui ce serait être que d'être ce qui est à un autre, quelle que soit la chose affirmée de l'un à l'autre ; voilà comment Dieu est grand, bon et toute autre chose pareille qu'on peut dire. de lui, sans manquer à ce qui lui est dû. Il est donc défendu de dire que Dieu subsiste et est le sujet de sa bonté, que sa bonté n'est pas sa substance, ou plutôt son essence, et que Dieu lui-même n'est pas sa bonté, mais que la bonté est en lui comme dans un sujet.

« Nous disons que les trois personnes divines ont la même essence, ou que ces trois personnes ne sont qu'une même essence, mais nous ne disons pas qu'elles sont issues de la même essence, comme si l'essence était une chose et la

personne une autre chose. » Ailleurs, il dit encore (Ibid. c. VI) : « Il y a donc une nature qui n'a point été faite et qui a fait toutes les autres natures, grandes et petites, et qui leur est, sans aucun doute, très supérieure ; d'où il suit qu'elle l'emporte aussi beaucoup sur la nature raisonnable et intellectuelle dont nous parlons, c'est-à-dire sur l'esprit de l'homme. Or, cette nature supérieure aux autres, c'est Dieu. Peut-être aurait-il dû dire que c'est par cette nature supérieure à toutes les autres que Dieu est, mais quelle grandeur y a-t-il pour Dieu à être la nature par laquelle tout ce qui est existe (*Idem. Lib. XIV, c. XI, de Divinitate*) ? » Plus loin saint Augustin continue : « Je vous ai déjà fait remarquer [436] que c'est par la vérité qui est devenue visible par la connaissance que nous en avons, par le souverain bien d'où découle tout bien, par la justice qui est la cause pour laquelle l'âme juste est aimée de celle même qui ne l'est pas encore, que nous comprenons, autant qu'il est possible de le comprendre, qu'il y a une nature, non seulement incorporelle mais encore immuable, qui est Dieu (*Idem. Lib. XV, c. III*). » Dans un autre endroit, il dit : « Ce qu'on appelle la vie en Dieu, c'est son essence et sa nature. Il ne vit que par sa vie, or, c'est lui qui est à lui-même sa vie (Ibid. c. V). » Eh bien ! que vous en semble ? Faut-il nous en rapporter à saint Augustin, à ce docteur unique de la foi catholique, à cet adversaire de toute

perversité hérétique, quand il nous dit : « Il y a une nature immuable qui est Dieu, et une vie, c'est encore Dieu qui est à lui-même sa vie ; » ou à celui qui dit : « Non, cette nature n'est pas Dieu, mais est ce par quoi Dieu est Dieu ? » Mais écoutons encore, écoutons toujours ce que saint Augustin pense sur ce point.

« Que s'est-il passé dans votre cœur, quand je disais, Dieu ? Vous avez pensé à une substance grande et suprême qui surpasse toute créature changeante (Aug., Trac. I. Sup. Joan). » Ailleurs, il continue : « Nous avons dit, du mieux que nous avons pu, que la science du Fils n'a rien de temporel, que la science du Fils n'est pas une chose et le Fils une autre, chose, mais que ce Fils est la vision même, la science même et la sagesse du Père. En Dieu il. n'y a point une substance qui te fasse être, autre que la puissance qui le fait pouvoir ; tout ce qu'il est, est consubstantiel avec lui, et tout ce qui est de lui est Dieu. » Puis il continue : « Nous lisons bien, il est vrai, que l'Esprit multiple de sagesse est, mais il est également exact de dire qu'il est simple. En effet, s'il est multiple parce que ce qu'il possède est multiple, il est simple en même temps, parce que ce qu'il a n'est autre que lui. Voilà comment il est dit que le Fils a la vie en lui, et que la vie, c'est lui. Qu'est-ce que l'Écriture-Sainte a voulu nous apprendre par là, sinon que, lorsque nous lisons que Dieu existe et. qu'il y a plusieurs choses en

lui, nous n'en concluons point que sa nature est composée, mais au contraire que dans ce composé elle est incomposée (*Gennad. In regulis definit*). » Il dit ensuite : « Venons-en maintenant aux choses qu'on dit que Dieu a, qu'il ne peut pas ne point avoir et dont on dit qu'elles sont, selon le langage de l'Apôtre. Or, pour les choses qui sont en Dieu, personne ne les tonnait si ce n'est l'Esprit qui est en lui. Eh bien, recherchons donc également quelles sont les choses qui sont en Dieu. N'est-ce point la sagesse, la vertu, la lumière, la providence, la vie, la splendeur, l'image, l'immortalité, dont il est écrit : Le seul qui ait l'immortalité ? Car il a tout ce que nous venons de nommer là, et tout cela n'est autre que le Fils. Or, ce qui est bon substantiellement, ne peut être capable d'une bonté venant d'ailleurs, puisque c'est ce qui donne aux autres ce qui les fait bons (*Didym., de Spiritu sancto*). » Puis ailleurs, il continue : « Le Saint-Esprit, qui est appelé Esprit de sagesse, ne reçoit pas la sagesse d'une autre source, attendu que parler seul fait qu'il subsiste, il est Esprit de sagesse, et sa nature n'est pas autre chose que l'Esprit même de [437] vérité. En effet, la vérité de Dieu qui est un, est une, ou mieux, Dieu qui est un est la vérité qui est une, et ne permet pas que le culte et le service du vrai Dieu soient attribués à la créature. Dieu seul, parce qu'il est éternel, c'est-à-dire parce que il n'a point de commencement, retient proprement le

nom de substance (*Fulg. ad Donat.*). » Il dit encore : « Dieu a une essence et une sagesse, mais il est en même temps ce qu'il a, seul il est tout (*Ibid. Lib. Etim. Lib. IV, c. I.*) »

Dieu est ce qu'il a : « En effet, il a l'éternité, et il est l'éternité. Il faut encore savoir que toute substance qui n'est pas Dieu est créature, et que toute substance qui n'est pas créature est Dieu (*Greg., Mor., Lib. XVI.*) » On lit encore : « En Dieu, la sagesse est la même chose que l'essence ; la Puissance n'est autre non plus que l'essence ; enfin, la vie elle-même n'est que l'essence ; et tout cela n'est qu'une seule et même chose, un seul et même Dieu (*Alcuin., de Trin., l. II, c. IX et XIV.*) »

« Il n'y a qu'une substance possible et créée qui puisse souffrir. Comme elle a reçu de l'essence suprême, qui est Dieu, ce qui fait qu'elle existe, elle a été tirée du néant et elle tient le milieu entre ce dont elle est tirée et celui par qui elle a été faite ; voilà comment elle peut être affectée par les choses supérieures à elle, de manière à croître, et par celles qui lui sont inférieures, de manière à décroître (*Claudian., ad Sidon., de Statu vitae.*) »

Il y a encore une troisième erreur, c'est de penser, lorsqu'on dit que le Père et le Fils sont d'une seule et même substance que cela signifie qu'il y a une première substance, que ces deux personnes égales se partagent entre elles, comme si cette manière de parler faisait entendre que

trois choses sont une seule et même substance, et qu'il y a deux copartageants, si je puis parler ainsi, de cette seule et même substance (*Hilar., de Synode*). On lit encore d'après Moïse, Seth est l'image de l'âme : Selon saint Jean, le Fils est égal au Père, et nous cherchons je ne sais quelle troisième chose entre le Père et le Fils, laquelle chose la nature ne reçoit pas (*Ibidem*). Il est dit encore : « Or, Dieu est une puissance vivante, d'une immense vertu, qui étant présent partout, et n'étant absent nulle part, se manifeste tout entier par ses attributs, et montre que ses attributs ne sont autres que lui-même, en sorte que partout où sont ses attributs, il est entendu qu'il est lui-même, non pas corporellement, en sorte que quand il se trouve dans un endroit, on puisse croire qu'il n'est pas partout, puisque, au contraire, par ses attributs il ne cesse pas d'être en tout. D'ailleurs ses attributs ne sont pas autre chose que lui-même (*Lib. VIII, de Trin.*) » Il nous semble que cela doit suffire pour ce qui est du premier chapitre.

SECOND CHAPITRE.

Le second chapitre ressemble au premier ; il découle évidemment d'Arius comme de sa source et consiste à affirmer que la substance qui est Dieu n'est pas unique. En effet, il prétend que par le nom de substance on désigne deux choses, à savoir, et qui est, et ce par quoi est ce qui est ;

[438] c'est-à-dire l'être et l'essence ; comme le blanc désigne quelquefois la blancheur et la chose blanche. Pour ce qui concerne ce par quoi est ce qui est, il convient que c'est une seule et même chose dans la Trinité, et il entend par là, la forme et la nature déifique, et la mère de la Trinité, si je puis m'exprimer ainsi. Quant à ce qui concerne ce qui est par cette essence, il prétend que ce n'est pas une chose dans la Trinité mais que ce sont trois choses distinctes, trois choses susceptibles d'être comptées par trois unités, dont la première serait le Père, la deuxième le Fils et la troisième le Saint-Esprit et il dit qu'on doit croire ce mystère dans la bienheureuse Trinité ; et que tout le mérite de la foi consiste précisément à professer une forme unique, quant au nombre, dans plusieurs choses. Il n'y a, en effet, que l'unité de cette forme qui soit en cause, pour empêcher de dire qu'il y a plusieurs dieux ayant en commun la même divinité. Ainsi, en serait-il de trois hommes en qui se trouverait, par impossible, une seule et même humanité, ou la même blancheur, je dis la même ; en ce sens, qu'elle soit effectivement une seule et même blancheur ; quant au nombre, on ne dirait pas, en parlant d'eux, que ce sont trois blancs ou trois hommes ; mais que c'est un seul blanc. Serait-ce donc là ce mystère ineffable tout entier ; la raison toute entière de la Trinité et de l'unité ? Voyez-vous quelle monstrueuse image on nous donne de la Trinité, ne vous semble-t-il pas

qu'on nous offre là une chose ridicule à la place d'un miracle ? On fait sortir trois rameaux d'un même tronc on donne, si je puis parler ainsi, trois corps à une seule tête. Gilbert dit en effet : « Il n'y a qu'une seule essence, celle par laquelle les trois personnes divines sont, non pas celles que sont les trois personnes divines. » Celui donc qui a dit : « Mon Père et moi nous sommes une seule chose, » aurait dû dire : Nous sommes par une seule chose. En effet, ce que sont le Père, le Fils et le Saint-Esprit ce n'est pas une seule et même chose. Autrement, continue-t-il, le Fils serait le Père ; et le Père serait le Fils, et le Saint-Esprit l'un et l'autre des deux, voilà comment s'enferme celui qui se précipite à l'attaque, voilà quel coup porte un aveugle : Comment ne serait pas opprimé par la gloire de Dieu, celui qui en scrute ainsi la majesté ? De là venaient ces questions non moins ridicules que sacrilèges ; car lorsque quelqu'un s'exprimait ainsi ; le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu, il ne laissait passer simplement aucune de ces propositions, et il demandait de qui titi parlait ainsi. Voilà comment s'exprimait ce questionneur diligent : « Si vous dites, en parlant du Père ; que le Père est Dieu ; pour dire, le Père est le Père ; ce que vous dites est vrai ; mais si vos paroles ont un autre sens, votre proposition ne peut être vraie. Et ainsi du Fils et du Saint-Esprit. Car il n'existe pas de chose, pas de substance, il n'existe aucun être

dont on puisse dire, avec vérité, le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint Esprit est Dieu. » Comme conséquence, il niait la proposition conjonctive, le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont un seul et même Dieu, de peur de tomber dans le Sabellianisme, ou plutôt, de peur de cesser d'être Arien. Il renversait les propositions qu'il pouvait, de manière à changer chaque proposition en changeant les mots de place. Le Père, le Fils et le [439] Saint-Esprit sont une seule et même chose, ou un seul et même Dieu, on enfin une seule et même substance. Je n'ai jamais dit le contraire, répond Gilbert. Pourquoi ? Mais pourquoi parlait-il ainsi ? C'est parce que le Père, le Fils et le Saint Esprit sont une seule et même chose, par une seule et même essence, par une seule et même divinité. Mais si on dit le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont Dieu, en l'entendant des personnes, je nie absolument, disait-il, cette proposition.

C'est ainsi que, à Poitiers, sur le siège du grand Hilaire, en présence de tous les fidèles assemblés, dogmatisait celui qui présidait au synode telles sont les doctrines qu'il avouait aux oreilles de l'Église romaine et d'une multitude d'évêques que l'autorité apostolique avait réunis au concile de Reims. Hélas ! quoique professant de telles doctrines, il trouva des fauteurs même parmi les catholiques ; bien qu'il fût constant qu'il n'avait pas répondu, avec simplicité, aux

questions qui lui avaient été adressées à Viterbe et à Paris. Voici ce qu'on lit aujourd'hui encore dans les malheureuses pages dont nous extrayons ces lignes :

« Les Sabelliens, en entendant dire que les trois personnes divines ont une seule et même substance, et en voyant que pour expliquer leur diversité, leur égalité, leur coopération, leur coéternité, leur procession, qui sont la suite de leurs propriétés, on a recours à différentes similitudes, telle que l'esprit, la connaissance et l'amour d'une seule et même âme, ou la mémoire, l'intelligence et la volonté d'un seul et même esprit, ou l'éclat, la chaleur, et les autres propriétés semblables d'une chose ; il pense que, de même que le rayon de l'éclat et de la chaleur duquel on parle, est un seul et même rayon, que l'esprit de la mémoire, de l'intelligence et de la volonté duquel on fait mention est un seul et même esprit, ainsi il n'y a qu'une seule et même substance, qui, étant Dieu par nature, est en même temps, par des propriétés de personnes, Père ; Fils et Saint-Esprit. Cette erreur montre évidemment qu'ils ignorent que le mot substance s'emploie en plusieurs sens, et que ce nom désigne ce qui est, et ce par quoi est ce qui est.

« Que le Sabellien ne poursuive pas, en s'appuyant sur un mot multivoque, tel que : glaive, épée, lame, ou sur un mot univoque, tel que : soleil, soleil, soleil, comme pouvant servir de

comparaisons, par lesquelles on trouve, et ce qui est, et ce par quoi est ce qui est ; c'est-à-dire le subsistant et la substance qui seraient désignés par un sens répété en ce qui est dit du Père, du Fils et du Saint Esprit qui est de l'un et de l'autre (*Ex comm. Gilleb. sup. Boetium*). » Cela est extrait du commentaire de Gilbert : au reste faisons parler Boèce lui-même afin qu'il dissipe le mensonge de sa fraude impie.

Le rapport des choses ne fait pas que les choses dont on parle soient différentes, mais, si on peut s'exprimer ainsi, le rapport des personnes fait que ces personnes soient différentes. C'est ce que saint Augustin avait enseigné à peu près dans les mêmes termes quand il disait : « Que les Ariens confessent avec nous que dans la seule et unique nature divine, il y a pluralité plutôt de personnes que de choses (*Boet., de. Trin. ; c. V*). » [440] Le même Boèce continue ailleurs : « En effet, le Père n'est pas le même que le Fils, et le Père et le Fils ne sont pas, l'un et l'autre, le même que le Saint-Esprit, et pourtant le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont le même Dieu, le même juste, le même bon, le même grand, et ainsi de tous les attributs qu'on peut affirmer de Dieu en soi. Il faut savoir que le rapport relatif n'est pas toujours tel qu'il ne soit jamais affirmé que d'êtres différents, tel que le rapport de serviteur à maître qui, évidemment, diffère. En effet, tout ce qui égal, est égal à son égal ; tout ce qui est semblable,

est semblable à son semblable ; tout ce qui est le même que quelque chose, est le même que le même. Dans la Trinité le rapport du Père au Fils, et du Père et du Fils au Saint-Esprit, est semblable au rapport qui existe du même au même. Si on ne peut pas trouver cela dans toutes les autres choses, la cause en est dans les différences natives propres aux choses caduques (*Boet., ibid., c. VI.*) »

Le même auteur dit encore : « Je me demande si ces mots, Père, Fils et Saint-Esprit sont dits substantiellement de la divinité ou d'une autre manière. » Quelques lignes plus loin il continue : « Nous comprenons donc par là que ces mots Père, Fils et Saint-Esprit ne sont pas affirmés substantiellement de la divinité même, mais d'une autre manière (*Boet., ad Joan..Disc.*). »

Saint Augustin dit : « Nous croyons que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont un seul et même Dieu. » Peut-être cet ami de la chicane se prépare-t-il à renverser les termes de la proposition, eh bien, qu'il écoute donc la suite : « Nous disons le Père parce qu'il a un Fils, nous disons le Fils parce qu'il a un Père, et nous disons le Saint-Esprit parce qu'il vient du Père et du Fils (*Gennad. Eccl. Doq.*). Si on est assez sage pour le remarquer, on ne peut absolument pas renverser cette proposition, et il ne peut être ici question que d'un seul et même Dieu. »

Saint Augustin dit encore : « On voit, par conséquent, que ce n'est pas seulement du Père que l'apôtre saint Paul a dit : *Il a seul l'immortalité*, mais d'un seul et même Dieu, qui est la Trinité même. » On voit encore : « Il est seul le bienheureux et le puissant Roi des rois, le Seigneur des seigneurs ; ce qui s'entend de l'unique, seul et vrai Dieu, de la Trinité même. C'est donc avec raison qu'on entend du Dieu trinité, ces mots : *Il est seul Dieu, le seul bienheureux et puissant* (*Aug., de Trin., Lib. I, c. VI.*) » Le même saint dit encore : « Pour parler des choses ineffables, de la manière qu'il est possible de parler de ce dont nous ne pouvons parler d'aucune manière, il a été dit par les Grecs : Une seule essence est trois substances, et par les Latins : Une seule essence ou substance est trois personnes ; parce que le latin rend l'idée de substance par le mot essence (*Ibid. Lib. VII, c. IV.*) » Le même docteur continue : « La question qui avait été différée se trouve expliquée dans le septième livre, en sorte que le Dieu qui engendre le Fils, non seulement est le Père de sa vertu et de sa sagesse, mais est une seule et même vertu, une seule et même sagesse avec lui. Ainsi en est-il du Saint-Esprit, et pourtant ce ne sont, ni trois vertus, ni trois sagesse, mais une seule vertu, une seule sagesse ; de même qu'il n'y a qu'un seul [441] Dieu et une seule essence. On demande ensuite comment il se fait qu'on dit : une seule

essence est trois personnes, ou, avec quelques Grecs, une seule essence est trois substances, et on trouve qu'on ne parle ainsi que par une nécessité de langage, et pour répondre par un seul mot à cette question, que sont ces trois personnes que nous confessons être trois, savoir : Père, Fils et Saint-Esprit (*Ibid. Lib.*, XV, c. III) ? »

Le même auteur dit encore : « La raison est arrivée à ceci, que le Fils est sagesse de sagesse, comme il est lumière de lumière, Dieu de Dieu ; mais nous n'avons pas pu trouver que le Saint-Esprit fût lui-même sagesse, et que les trois personnes ensemble fussent une seule et même sagesse, comme une seule et même essence, un seul et même Dieu. Comment donc comprenons-nous que cette sagesse qui n'est autre que Dieu, est Trinité ? Je n'ai pas dit comment nous croyons que c'est, car parmi les fidèles cela ne peut pas même faire question (*Ibid.*, c. VI). » Saint Augustin dit encore : « J'ai déjà dit plus haut, dans ce livre, qu'il ne faut pas se faire une idée de la Trinité, d'après les trois choses que nous avons montrées dans la Trinité de notre âme, comme si le Père était la mémoire des trois personnes, le Fils, leur intelligence, le Saint-Esprit leur charité. En sorte que, le Père n'aurait en propre, ni l'intelligence, ni l'amour, mais que le Fils serait intelligent pour lui, et le Saint-Esprit aimant pour lui. Quant à lui, il aurait en propre seulement la mémoire aussi bien pour lui que pour les deux

autres, tandis que le Fils n'aurait en propre, ni la mémoire, ni l'amour ; le Père aurait la mémoire pour lui et le Saint-Esprit l'amour également pour lui. Pour ce -qui est de lui, il aurait seulement l'intelligence et pour lui et pour les autres, tandis que le Saint-Esprit n'aurait en propre, ni la mémoire, ni l'intelligence, ce serait le Père qui aurait la mémoire pour lui, et le Fils l'intelligence ; quant à lui, il n'aurait en propre, pour lui et pour les deux autres, rien que l'amour. De sorte que ces trois personnes ensemble, et chacune en particulier, possèdent ces trois choses, chacune dans leur nature. Ces choses ne sont pas distantes dans les trois personnes comme elles le sont en nous, en sorte que, pour elles, autre chose soit la mémoire, autre chose l'intelligence, autre chose la dilection ou l'amour, mais elles sont quelque chose d'un qui vaut tout comme la sagesse même. Et telle est la nature de chacune de ces personnes que celle qui a quelque chose est ce quelle a, attendu que c'est une substance simple et immuable. »

Le même auteur dit encore : « Les choses dont on doit jouir, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, la très sainte Trinité est une seule et même chose suprême, et elle est commune à tous ceux qui en jouissent ; si toutefois c'est une chose, et non pas la cause de toutes choses, si même le nom de cause lui convient. Il n'est pas facile, en effet, de trouver nu nom qui convienne à une

aussi grande excellence, si tant est qu'on puisse en trouver un (*Id., de doct. Chris.*). » Il dit encore ailleurs : « Nous lisons que cet unique vrai, qui seul est naturellement Dieu, n'est ni le Père seul, ni le Fils seul, ni le Saint-Esprit seul, mais qu'il est en même temps Père, Fils et Saint-Esprit (*ad Petrum, de Reg. Fidei*). » Il dit [442] encore : « Si cette unique essence du Père, du Fils et du Saint-Esprit était une seule personne, elle n'aurait pas dit : *A notre image* ; mais, à *mon image* ; elle n'aurait pas dit non plus : *Faisons* ; mais, *je ferai*. Quoi donc ? que nous enseigne-t-on ? C'est que cette unique essence du Père, du Fils et du Saint-Esprit n'est point une personne. »

Le même docteur continue : « Parce qu'il est naturellement vrai que, dans cet unique vrai Dieu qui est Trinité, non seulement il y a un seul Dieu, mais encore la Trinité ; il s'ensuit que le vrai Dieu est Trinité quant aux personnes et unité quant à sa nature. » De même encore : « Tenez comme un principe que toute nature qui n'est pas le Dieu Trinité, a été créée du néant par la Sainte Trinité même, qui n'est autre que le seul Dieu véritable et éternel. » Dites-nous donc, si vous le pouvez, quelle nature est la Trinité divine, si la nature divine n'est ni Dieu, ne Trinité. Certainement vous êtes forcé d'avouer que cette nature, qui n'est pas la Trinité divine, a été créée du néant ; car c'est le principe que nous recommande de tenir le grand prince de la foi.

Saint Augustin dit encore : « C'est assez pour un chrétien de comprendre que la cause des choses créées, célestes ou terrestres, visibles ou invisibles, n'est autre que la bonté du Créateur, qui est le seul vrai Dieu, et qu'il n'y a pas de créature qui ne soit, ou lui, ou de lui. Des témoignages manifestes, et qui n'ont aucun besoin d'interprétation, nous donnent pour certain que ce Dieu est Trinité, c'est-à-dire Père, Fils et Saint-Esprit (*Enchirid.*,c. IV). »

Saint Augustin dit encore : « On appelle Dieu, cette force d'une grandeur ineffable, et cette sagesse dont l'étendue est incalculable, selon ce mot de l'Écriture : le Seigneur est grand, et grande est sa vertu. Cette force est Dieu, et Dieu est trois. » Le même saint continue : « Tout esprit aime à savoir tout ce qu'il sait. Or, l'amour suppose au moins deux êtres, celui qui aime, et celui qui est aimé. Quant à l'amour de l'un et de l'autre, qui fait le troisième, il est également un. Or, on ne peut nier que tout cela soit une seule et même âme, et qu'une seule et même âme soit ces trois choses ; car de même que ces trois choses sont une seule et même âme, ainsi en est-il de la première, de la seconde et de la troisième. Que cette créature si éminente se compare donc à son suréminent Créateur, elle trouvera en lui cette exception qui l'élève beaucoup au dessus d'elle, c'est que toute bonté et tout bien, et toute douceur de bonté et de bien dans le Créateur,

prend sa source dans le Créateur lui-même (*de Creatione hominis ad imag. Dei*). »

Saint Athanase s'exprime ainsi : « Il faut absolument, je le vois, que je me hâte d'arriver à cette conclusion, que trois sont une seule et même chose, et qu'une seule et même chose est trois : Si je ne tiens pas cela des lumières de la raison, par lesquelles je suis homme, je le tiens de l'autorité. » Le même docteur continue : « Le chant des Vertus d'en haut démontre qu'une seule et même chose est trois. » Mais là, notre théologien avançant le contraire, nous dit que : si trois sont effectivement une seule et même chose, cependant une seule et même chose n'est pas trois ; sans [443] doute, de peur de tomber dans le Sabellianisme. Eh bien, que ce théologien entende saint Athanase répondre à son Arius : « Nous ne tombons pas dans le Sabellianisme en professant que trois sont un seul et même Dieu ; et nous échappons aux filets de la perfidie, en confessant tout simplement que ce Dieu est Trinité (*Athanas. contra Arium et Sabell.*) »

D'après cela, il s'ensuit que la science est Dieu ; et Dieu est Trinité. Le même docteur dit encore : « En effet ; là, l'unité est vraiment Trinité, et la Trinité est vraiment unité. Nous connaissons alors parfaitement ce que nous ne faisons que croire maintenant pour le salut. Car nous n'obtiendrons pas la grâce ne voir autrement que nous ne voyons à présent ; si maintenant

nous ne confessons pas ce qui est la vérité ; c'est-à-dire la vraie, la co-éternelle, l'immuable trinité, la trinité distincte en personnes, mais indivisible, et remplissant tout à la fois de sa vertu substantielle. L'unité simple et trine à la fois ; les trois étant une seule et même chose ; et cette seule et même chose étant les trois ; sans qu'il y ait trois Pères, trois Fils et trois Saints Esprits : Je confesse trois en une seule et même chose, et un en trois : Ces trois sont un seul et même Dieu, et ce seul et même Dieu est ces trois. » Le même père dit encore : « Le Seigneur Dieu est une vraie et éternelle trinité dans ses personnes, et une vraie et éternelle unité dans sa substance, attendu que c'est là même et unique substance qui est Père ; Fils et Saint-Esprit. Pourquoi dit-on qu'il n'y a que le Fils qui se soit incarné ? C'est parce que autre est la personne du Père, autre celle du Fils, autre celle du Saint-Esprit (*Theodoret. Cassiod., de qual. animæ*). »

TROISIÈME CHAPITRE.

Le troisième jet issu de cette racine de vipère attribue aux trois personnes divines des propriétés ; c'est-à-dire des rapports qui ne sont pas ces personnes elles-mêmes, des choses éternelles, différentes entre elles, et différentes, par le nombre, de la substance divine, en sorte qu'on n'a plus la Trinité ; mais une quaternité, puisque cette substance divine est l'unité, et que

chacune des trois propriétés constitue une autre unité. Il nous donne donc quatre unités éternelles, dont la première se trouve dans cette suprême nature, par laquelle Dieu est, et les trois autres ; dans ces trois propriétés. Or, pour peu qu'on y fasse attention ; que ces trois personnes font un seul et même Dieu par cette unité ; et que ce seul et même Dieu soit trois par les trois autres unités, voilà ce qui nous donne à l'instant même quatre propriétés, attendu que la raison n'admet pas cette inégalité de rapports. En effet, on ne peut rapporter le Saint-Esprit au Père et au fils sans être contraint de rapporter en même temps le Père et le Fils au Saint-Esprit ; mais ils ne peuvent pas lui être rapportés par un rapport semblable à celui par lequel il leur est rapporté lui-même, de peur qu'il n'y ait dans la Trinité une personne sans propriété. Ainsi ; de même que la filiation est différente de la paternité, ainsi la production, s'il m'est permis d'employer ce mot, diffère de la procession. Or il faut donner aussi [444] au Saint-Esprit son unité, mais de cette manière le nombre des choses éternelles va encore s'augmenter, s'il faut admettre l'être qui procède. En effet, il faut qu'il sorte de là de nombreuses conséquences, comme le roitelet sort de la racine de la couleuvre. Mais toutes ces disputes dépassent notre portée, il faut les réserver à de plus forts que nous. Cependant, peut-être l'impiété pourrait-elle se suffire à elle-même. pour se couvrir de

confusion. Il suffit pour cela que le lecteur diligent scrute une glose plus obscure que le texte, puisqu'elle va contre le texte et qu'elle est enveloppée de voiles qu'il faut déchirer. Mais à défaut de cela, on a en abondance dans les saintes lettres des textes suffisants pour accabler toute impiété, quelque impudente qu'elle soit.

Il dit en effet : « C'est la propriété de l'attribut qu'il ne puisse être attribué à un autre attribut, au sujet duquel un de ces attributs est attribué ; il montre assez clairement par là que ces attributs sont différents non seulement entre eux, mais encore de tous ceux qui sont affirmés en commun de leurs sujets, et particulièrement de l'attribut qui seul est attribué substantiellement aux trois personnes sous des noms nombreux. Or cette différence existe non seulement dans le nombre par lequel ceci est un et cela est un autre, mais encore par la nature du genre et le lieu de la raison (*Ex comm. Gilbert. super Boet.*). »

Il donne, le nom de substance divine, non pas à celle qui est Dieu, mais à celle par laquelle Dieu est, et il dit que c'est à elle que se rapportent les attributs désignés par une multitude de noms adjectifs, comme quand on dit Dieu est grand, bon, tout-puissant et autres choses semblables. Car, en Dieu, il y a identité entre sagesse, essence, vérité, toute-puissance, et tout ce que nous disons de semblable en parlant de Dieu. Il dit donc que les propriétés des personnes, car c'est d'elles que

nous parlons, diffèrent par le nombre de la substance divine ; en sorte que, d'un côté, cette essence est une chose, et de l'autre, chacune de ces propriétés est une autre chose. Mais cette différence ne suffit pas, si on n'y en ajoute une plus considérable qui est la diversité du genre et de la raison. Or je vous laisse à vous figurer, si vous le pouvez, si nous répondons, ici avec raison aux paroles de Boèce, lorsque nous parlons de Dieu comme principe des choses, qui a pu réunir des choses si différentes. Car, quand il dit, en parlant de la propriété de l'attribut, qu'il ne peut être attribué un autre attribut au sujet auquel un de ces trois attributs est attribué, ce qui lui permettrait ailleurs de nommer des choses opposées et de nier qu'un seul Dieu fût trois personnes, il est évident que Boèce lui-même le réfute.

Je demande si Père, Fils et Saint-Esprit sont attribués substantiellement à la divinité, ou s'ils le sont d'une autre manière ; ailleurs il dit : « Par là nous comprenons que Père, Fils et Saint-Esprit ne sont pas dits substantiellement de la divinité même ; mais de toute autre manière. Car je dis que s'ils sont affirmés de la divinité, il s'en suit qu'ils sont affirmés aussi d'un, puisque la divinité ne peut être qu'une. » Quand il dit ensuite que les personnes divines sont elles-mêmes les sujets des rapports, toute oreille catholique entend cette proposition avec horreur. Aussi Boèce lui-même

[445] dit-il en parlant de Dieu (car il n'aurait pas affirmé avec tant d'élégance que, ainsi que je l'ai rappelé plus haut, quoi que ce soit dût être préféré à tout le reste) : « Qu'il n'y a de véritablement un que ce en quoi il n'y a aucun nombre, absolument rien autre chose que ce qu'il est. Car il ne peut être un sujet, puisqu'il est une forme, et que les formes ne peuvent être des sujets (*Boet., de Trin., cap. II*). » En cela, Boèce lui-même ne s'éloigne pas du sentiment de saint Augustin, qui enseigne, que, dans la substance de Dieu, la substance n'est pas une chose, et ce qui s'ajoute à la substance une autre chose, mais que tout ce qui peut être compris en elle est substance.

Mais qu'on ne croie pas qu'il place ces propriétés hors de Dieu, non en Dieu même ; il dit en effet dans un endroit : « Les personnes divines étant de celui par qui elles sont, ne sauraient, à cause de la simplicité par laquelle elles sont ce qu'elles sont, différer mutuellement les unes des autres par l'opposition des essences mêmes entre elles, mais si elles diffèrent les unes des autres, comme elles en diffèrent en effet, ce n'est que par l'opposition des choses extérieures à elles, dont on a déjà parlé et qui leur sont attribuées. Où cela est-il ainsi, je vous le demande ? Hors de Dieu, puisque tout est de lui, par lui et en lui. D'ailleurs, si on lui donne quelque attribut externe, il est prouvé que cet

attribut est en dehors de la vérité et de l'éternité. Le fils unique du Père, après avoir été attaché à la croix pour nous, ne souffrira certainement plus jamais que nous attachions quoi que ce puisse être soit à lui, soit au Père, soit au Saint-Esprit. Après tout, si on place ces trois personnes hors de Dieu, où sera ce qui pourra s'appliquer ce langage surtout, *Que l'unité soit adorée dans la substance, la propriété dans les personnes et l'égalité dans la majesté*? L'entendez-vous, dit-il, *la propriété dans les personnes*? Et vous hésitez à croire que les propriétés personnelles puissent être des choses éternelles qui ne soient ni ces personnes mêmes, ni en elles! Tout à l'heure, on leur donnait ces propriétés extérieurement, mais la foi catholique n'admet de propriétés ni internes ni externes; en effet, de même qu'elle adore la propriété dans les personnes, ainsi adore-t-elle l'Unité dans la substance et l'égalité dans la majesté. Mais quiconque n'a point tout à fait perdu le sens, sent que tout cela est dit par indifférence. En effet, il n'y a, en Dieu, rien que ce qui est Dieu, il n'y a pas même des propriétés, dit cette écriture, quoiqu'on pût prendre sainement ces expressions-là, c'est-à-dire bien qu'on pût entendre la propriété dans les personnes, par la distinction des personnes (*Gilbert, ex Comment. super Boet.*) » Ainsi l'unité est adorée dans la substance, la propriété dans les personnes, l'égalité dans la majesté; en d'autres termes, la substance est une,

les personnes sont distinctes, et la majesté est égale. Autrement, s'il est permis d'insister sur les termes, il adorerait, dans les personnes, des rapports, des choses éternelles qui ne seraient point Dieu. Pour nous, nous ne pouvons adorer, en demeurant dans la foi, que cette très simple substance et nature qui est Dieu-Trinité. Mais écoutons encore en quels termes il parle de ces mêmes propriétés.

« La paternité, dit Gilbert, la filiation et la connexion étant des choses [446] diverses, il s'ensuit que les unités qui sont attachées à ces propriétés sont diverses les unes des autres. Et, bien qu'une substance ou un accident fuisse être attaché à une autre substance, cependant une substance ne saurait être attachée à un accident ; don il suit que les unités attachées à la paternité, à la filiation et à la connexion ne peuvent être des substances (*Ibidem*). »

Mais là, si le lecteur y fait bien attention, il remarquera qu'il n'y a pas lieu à tirer la conséquence que Gilbert infère en ces termes : « Il suit de là que les unités qui sont attachées aux propriétés ne peuvent être des substances, puisque la substance ne peut être attachée à l'accident. » À moins peut-être qu'il ne veuille entendre par propriétés les accidents, car si les propriétés ne sont point des accidents, quelle raison y a-t-il parce que la substance ne peut être attachée à l'accident, que celles qui y sont

attachées ne puissent être des substances ? Or, le maître même de ces propriétés n'a pas voulu admettre qu'elles soient des accidents, et il a établi quelque chose qui tient le milieu entre les substances et les accidents. Mais en ce cas, je ne vois point comment il peut nier son nombre ternaire ou plutôt quaternaire, car il a trouvé quatre choses éternelles sinon plus, je ne vois point, dis-je, comment il peut se dispenser d'admettre la quaternité. En effet, le nombre qui nous sert à compter, c'est le nombre de choses qui diffèrent entre elles. Au reste, si les choses sont ainsi, il faut effacer toute la dispute de Boèce sur la différence numérique, dans laquelle il exclut de l'ineffable Trinité, non seulement la différence du nombre, mais le nombre même qui nous sert à compter, quand la répétition de l'unité fait la pluralité. En effet, il propose une triple différence, celle du genre, celle de l'espèce et celle du nombre. Eh bien donc, continue-t-il après cela, entrons dans la difficulté et voyons en quel sens chacune des trois peut se prendre et se comprendre. Puis, après une longue dissertation, il continue en ces termes : « Il n'y a donc aucune diversité en Dieu, nulle pluralité provenant de diversité ; nulle multitude résultant des accidents, et, par conséquent, nul nombre. Dieu ne diffère en rien de Dieu, et il ne s'éloigne ni des accidents ni des différences accidentelles qui se trouvent dans le sujet. Or, là où il n'y a aucune différence,

il ne peut absolument se trouver aucune pluralité, et par conséquent il ne s'y rencontre non plus aucun nombre. Il n'y a donc uniquement que l'unité, car si on reprend trois fois le même nom, c'est toujours Dieu, si on dit le Père, le Fils, le Saint-Esprit, ces trois unités ne font point la pluralité du nombre en ce qu'elles sont elles-mêmes, si nous faisons attention aux choses qui se nombrent, non point au nombre même. En effet, dans les choses qui se nombrent, la répétition des unités et la pluralité de ces unités, ne fait pas du tout la diversité numérique des choses numérables. Le nombre est, de deux sortes, il y en a un par lequel nous comptons, et il y en a un autre qui consiste dans les choses numérables. En effet, un se rapporte à la chose, l'unité se rapporte au système par lequel nous disons un. De même deux suppose deux choses, par exemple deux hommes, deux pierres ; mais la dualité ne suppose rien, ce n'est autre chose que la dualité, [447] c'est-à-dire ce qui fait qu'il y a deux hommes ou deux pierres, et ainsi de suite, de la même manière pour le reste. Par conséquent, dans le nombre par lequel nous comptons, c'est la répétition des unités qui fait la pluralité ; mais dans le nombre des choses, ce n'est pas la répétition des unités qui fait la pluralité ; c'est comme si, en montrant ce même objet, je disais : c'est une lance, c'est une épée, c'est un glaive ; on peut, en effet, reconnaître qu'il

s'agit d'une épée, à ces différents mots ; mais cette répétition d'unités est plutôt une itération qu'une numération. Or, de même, lorsque nous disons : une épée, une lance, un glaive, nous ne faisons que répéter la même chose, sans faire le compte d'objets différents ; c'est comme si nous disions trois fois : le soleil, le soleil, le soleil ; cela ne serait pas trois soleils, mais ce ne serait que la répétition du même objet. Ainsi, quand nous disons trois fois : il est Dieu, en parlant du Père, du Fils et du Saint-Esprit, cette triple répétition ne fait pas un nombre. Cela, comme on l'a dit plus haut, tombe d'aplomb sur ceux qui séparent ces trois personnes par les mérites. Polir les catholiques, au contraire, qui reconnaissent entre elles une différence, et qui tiennent que la forme même est l'être, comme elle l'est en effet, et qui pensent que ce n'est pas autre chose que ce qui est, on peut dire avec raison que ça paraît être la répétition du même être plutôt que l'énumération d'êtres divers, quand pu dit le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu ; et cette trinité n'est qu'un seul et même Dieu : de même qu'une lance et une épée, ce n'est toujours qu'un glaive, et que le soleil, le soleil, le soleil, ne désignent toujours qu'un seul soleil (*Boet. de Trin.*, c. II et c. III). »

En vérité, Dieu a rendu insensée la sagesse de ce monde ! En lisant et en traitant de pareilles choses, cet homme, si versé dans la connaissance

des lettres, n'en augmente pas moins les nombres, n'en multiplie pas moins les unités et n'en trouve pas moins le moyen de fractionner la très simple éternité par la numération des choses. Il fait la Trinité de trois sortes, la trinité des personnes, celle des propriétés et celle des unités ; or nous ne connaissons, nous autres, qu'une seule trinité, celle des personnes.

Saint Augustin a dit : « Si la charité est moindre que la sagesse, la sagesse est moins aimée qu'eue n'est. Mais elles sont l'une et l'autre égales ; en sorte que la sagesse est aimée autant qu'elle est grande. Mais la sagesse est égale au Père, comme nous l'avons dit plus haut. Il s'ensuit donc que le Saint-Esprit, aussi, lui est égal ; mais s'il lui est égal, il l'est en tout à cause de la souveraine simplicité qui se trouve dans cette substance ; aussi ne sont-ils pas plus de trois. Une des personnes aime celle qui est d'elle, une autre aime celle dont elle est ; et celle-ci, c'est l'amour même ; dira-t-on que l'amour n'est rien : s'il n'est rien, comment donc se fait-il que Dieu est l'amour même (*de Trin., Lib. VI, c. V*). » Ailleurs, il dit encore : « Dieu est nombre, poids et mesure. Il est le nombre sans nombre, d'où naît tout nombre ; il est la mesure sans mesure, d'où vient toute mesure ; il est le poids sans poids, d'où est tout poids. Il a donc tout disposé dans le nombre, le poids et la mesure, comme qui dirait, il a tout disposé en lui. » [448] Ailleurs encore ; le même

saint dit : « Dieu est une nature simple, immuable, inaltérable ; mais il n'est pas une chose, et ce qu'il a n'est pas une autre chose. »

Écoutons Isidore : « On dit que Dieu est simple, soit en ne considérant point ce qu'il a, soit parce qu'il n'est pas une chose, et ce qu'il a n'en est pas une autre (*Ibid. Etym., Lib., II, c. IV.*) »

Saint Jérôme a dit : « Dieu est une nature simple et immuable ; il n'est pas une chose, et ce qu'il a une autre chose (*Hieron., de Essentia Dei.*) » Il dit encore : « Tout ce qui est, est ou non engendré, ou engendré, ou fait. Or, le propre de Dieu, c'est de n'avoir point eu de commencement (*Idem. Lib., Diffinit., ad Damas, papam.*) » Que disons-nous des propriétés des personnes ? Imitons le même Père : « Ce ne sont pas seulement des noms que nous confessons, mais encore des propriétés de noms, c'est-à-dire des personnes, ou, comme les Grecs s'expriment, des hypostases, des substances. Ainsi donc, par la substance, ils ne font qu'une seule et même chose, mais ils se distinguent par les personnes et par les propriétés. »

Saint Grégoire de Nazianze dit : « Quand je dis : Dieu, vous êtes éclairés par un flambeau et par trois flambeaux ; par un, si on ne fait attention qu'à la substance, et par trois, si on se reporte aux propriétés ou aux substances, comme quelques-uns s'expriment, ou aux personnes ; car la diversité des mots ne fait rien, quand cette

diversité éveille le même sens, dans l'esprit (*Greg. Nazian.*, Lib. III, de II *Eph.*). »

Alcuin a dit : « Non engendré, engendré, et procédant, ce ne sont qu'une seule et même nature, trois propriétés qui ne font qu'un seul et même Dieu. Tout ce qui est, ou bien a toujours été et n'a point eu de commencement, ou n'a pas toujours été et a eu un commencement. Ce qui a toujours été et n'a point eu de commencement, c'est le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et ce qui a commencé, c'est toute créature (*Alc. de Trin.*, Lib. II, c. IV). »

Isidore s'exprime ainsi : « La Trinité tire son nom de ce qu'elle est un seul et même tout de trois choses, comme qui dirait la Trinité consistant dans la mémoire, l'intellect et la volonté, par quoi l'esprit semble avoir en lui une sorte d'image de la Trinité divine. En effet, quoiqu'ils soient trois, ils ne font qu'un, parce que chacun des trois demeure en soi, et tous se trouvent dans tous. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont donc trinité et unité, car ce quelque chose qui est le même est en même temps un et trois (*Ibid. Etym.*, Lib. III, c. IV). » La dernière partie du témoignage de cet écrivain contredit manifestement le second chapitre de l'erreur que nous combattons ; de même que tout lecteur diligent peut facilement remarquer que plusieurs de ces autorités sont évidemment opposées à deux et même à trois chapitres en même temps :

mais le premier cité bat tout particulièrement en brèche le troisième chapitre. En effet, Gilbert parle d'une trinité qui est trois unités, quand il dit : « Par là, il arrive que le mot trinité, c'est-à-dire trois unités, n'est pas entendu substantiellement de Dieu. » Quant à Isidore, il entend d'une manière plus conforme à la foi, par Trinité, l'unité de trois. [449]

CHAPITRE IV.

Reste le quatrième chapitre, qui n'est qu'un rejeton pestilentiel du premier. Aussi n'est-il pas nécessaire que nous nous y arrêtions aussi longtemps que sur le premier, puisqu'il semble avoir déjà été sapé par la racine. En effet, Gilbert, en soutenant que la nature divine n'est pas Dieu, en est venu jusqu'à attribuer l'incarnation à la personne du Fils en termes tels qu'il lui déniait en même temps la divinité, bien qu'il ne fût point interrogé sur ce point. Il avait écrit sur le même chapitre, dans son Exposition, en donnant, à sa fantaisie, un mauvais sens aux expressions même qui n'avaient rien de répréhensible. Telles sont les propres paroles de Boèce : « Peut-être semblera-t-il que la nature humaine a été changée en la divinité. Mais comment cela a-t-il pu se faire, si dans la génération du Christ la divinité s'est unie à une âme et un corps humains (*Boet., de Persona et natura*, c. VI). » Ailleurs, il dit encore : « Puisque, dans la même personne, autre chose est la divinité

qui s'unit l'humanité, autre chose l'humanité qui a été unie à la divinité, ce n'est pas une seule nature, mais une seule personne.» Qu'est-ce à dire ? Parlez-vous ainsi de vous-même, ou bien tenez-vous ce langage d'un autre qui vous l'a enseigné ? Je crois que c'est le propre langage du commentateur ; et ni Fauteur qu'il commente, ni aucun saint, ne me semblent être de son avis. Le Prophète a dit, dans un psaume : *La vérité s'est élevée de la terre*. Allons, commentateur, mettez-vous à l'œuvre, entendez par ce mot, la vérité, le vrai ; et que ceux dont l'âme n'est pas dévorée par le zèle de Dieu vous entendent. Salomon a dit : *La sagesse s'est bâti une maison* ; dites, dans votre commentaire, *la sagesse*, c'est-à-dire le Sage ; mais ce n'est pas à nous, que vous le direz.

Voici saint Augustin : « Celui donc qui étant la forme de Dieu, a pris la forme de l'esclave, est en même temps Dieu et homme (*August., de Trin., Lib. III*). » Ailleurs, il dit encore : « Si donc la substance divine, qui est bien éloignée de nous, et incomparablement plus élevée que nous, a pu, à cause de nous, s'unir la substance humaine au point de devenir avec elle une seule et même personne, combien plus aisément devons-nous croire que des hommes et des hommes, s'ils sont saints et fidèles, font un seul et même Christ avec le Christ-homme (*Tract., de Baptis., parvul.*) ? » Il dit encore : « La nature éternelle et divine n'aurait pu, en aucune manière, naître dans le temps de la

nature humaine, si l'ineffable divinité n'avait reçu dans ce temps une vraie nativité, une vraie conception, selon l'acception de la vérité humaine (*Idem, ad Petrum, de Reg. fidei*). » On lit encore, dans le même docteur : « La vérité de la nature divine et de la nature humaine demeure donc si parfaitement immuable, que, de même que sa divinité, qu'il a reçue immuable de son Père, est toujours la vraie divinité, ainsi son humanité, que la suprême divinité porte avec elle, après se l'être unie, est toujours la vraie et immuable humanité. » Il dit encore quelque part : « Quoique nous ne croyions qu'une seule personne en Jésus-Christ, cependant nous confessons en lui deux [450] substances, c'est-à-dire deux natures, la divine et l'humaine, celle qui s'unit l'autre, et celle qui a été unie, la créatrice et la créée (*Idem, in Serm. de Verbis dom. si diligeretis*). » Il continue : « La divinité, en descendant dans le sein de la Vierge, se façonna un corps de sa substance : il prit ce corps pour notre salut, et, se l'étant intimement uni, il naquit Dieu-Homme. »

Saint Fulgence dit : « Cet enfant eut une vraie âme comme il eut un vrai corps, pour que cette vraie divinité s'unit toute la nature humaine pour la réparer, et la réparât après se l'être unie (*Fulg., de Myst. mediat.*). »

Saint Grégoire a dit : « C'est les pieds chaussés que la Divinité est venue à nous (*Greg., Homil.*). »

Alcuin s'exprimait ainsi : « Voici comment le Christ est plein de grâce et de vérité. La plénitude de l'humanité a été prise par la divinité, et la plénitude de la divinité a été reçue dans l'humanité (*Alcuin, de Trinit., Lib. IV.*) » Ailleurs, il dit encore : « La divinité n'a délaissé nulle part l'humanité depuis qu'elle se- l'est unie dans l'unité de sa personne (*Idem, Tract. II et Lib. eod. Tract. XVI. Sedem ad Frideg.*). »

« On peut dire que la divinité a été conçue dans la conception de sa chair et est née dans sa naissance. Elle a senti la mort qu'elle a soufferte librement, par l'effet de la participation de la nature humaine ; mais elle n'a point perdu la puissance de sa nature, par laquelle elle donne la vie à tout (*Idem, ad eumdem.*) » Le même auteur dit encore ; « L'autorité de toutes les œuvres qui se sont accomplies en Jésus-Christ vient de la divinité ; cependant, il convient d'appliquer ces paroles, j'ai le pouvoir de déposer paon dîne, à la chair, non à la divinité, car la divinité ne dépose plus l'âme qu'elle a une fois prise. »

Saint Hilaire disait : « La nature ne s'était point anéantie ; mais la nature de Dieu, qui demeure toujours ce qu'elle est, a reçu en elle l'humilité de la nature terrestre (*Hil., de Trin., Lib. IX.*) »

Le pape Léon s'exprimait ainsi : « Ce fut donc sans-nuire à la propriété des deux natures et des, deux substances qui se réunirent en une seule

personne, que l'humilité fut prise par la majesté, la faiblesse par la force, la mortalité par l'éternité, et que, pour acquitter la dette de notre nature, la nature divine s'unit inviolablement à une nature passible (*Leo, Serm. I, de Nat. Domini*). » Il disait encore : « Si la créature a été prise pour compagne par le Créateur, ce n'a point été pour qu'elle fût la demeure et lui l'habitant, mais pour que, en vérité, une nature se trouvât mêlée à l'autre. Et bien que celle qui est reçue est différente de celle qui la reçut, cependant la diversité de l'une et de l'autre s'est trouvée fondue en une telle unité, qu'elle est devenue le seul et même Fils de Dieu, qui se dit moindre que son Père, en tant qu'il est véritablement homme, et se proclame égal à son Père, en tant qu'il est vrai Dieu (*Idem, Serm. III*). » Il ajoutait ailleurs : « Le Verbe s'est fait chair par l'adjonction de la chair, non par la défection de la divinité. Celle-ci, en effet, modéra si bien sa puissance et sa bonté, que, en recevant ce qui est à nous, il profita et ne perdit rien en nous faisant part de ce qui est à lui (*Idem, Serm. IV*). » [451] Le même pape dit encore : « Il convenait qu'il fût bien évidemment prouvé que le Verbe fait chair, que l'essence éternelle du Fils de Dieu a pris la vraie nature de l'homme (*Idem, Serm, IV de Epiph.*) » Et ailleurs il continue : « Si le Verbe ne s'était pas fait chair, et s'il n'existait pas entre les deux natures une telle union que le court instant de la mort même n'eût pu séparer l'une de l'autre,

la nature reçue et la nature qui a reçu la première, jamais la mortalité n'aurait pu atteindre à l'éternité. Cette nature nous a reçus en sa propriété, par laquelle elle s'est elle-même infléchie au degré de bonté qu'elle a voulu, et n'a jamais encouru la conversion de ce qui n'est pas immuable. Cette nature, dis-je, nous a unis à elle, mais de telle sorte qu'elle n'a point consumé ce qui est à nous parce qu'il est à elle, ni ce qui est à elle par ce qui est à nous. Elle nous a unis à elle, cette nature, mais ce ne fut pas pour détourner l'image de notre genre du sentier commun, mais pour éloigner de nous la contagion du péché, qui est passée dans tous les hommes (*Id., de passione, Serm. IV et XXI*). » Puis il continue : « Dans cette nature, bien qu'elle passât par ce qui est à nous, le Verbe ne s'est point changé, même un peu, en notre chair ni en notre âme ; car la nature de la divinité étant simple et immuable, est toujours dans son essence ; elle ne souffre en soi ni détriment ni augmentation, et la béatitude dont elle remplit la nature qu'elle s'est unie est telle, que la nature glorifiée demeure dans la nature glorifiante (*Id., Ad Julian., Const. Episc.*). »

En finissant, nous engageons ceux qui se mettent plus en peine de la science que de leur conscience, à ne pas se ranger facilement à ceux qui enseignent des nouveautés dans la foi, à prendre garde au contraire de ne pas outrepasser les bornes que nos pères ont posées, et à ne se

point laisser emporter à tout vent de doctrine. Car il devrait suffire pour la confusion de toute espèce de nouveautés, si on se met au point de vue de la foi, que ce fût une nouveauté. Or, quiconque détourne de leur sens les témoignages des Saintes Lettres, est un auteur de nouveautés. Quelle présomption n'est-ce pas là ! il semblerait qu'il n'y a qu'eux qui eussent lu et compris les Saintes-Écritures. Eh, mon frère, il n'y a donc point eu de catholique avant vous, et notre foi avait péri quand il nous est tombé un troisième Caton du ciel ; vos maîtres sans doute étaient ignorants dans la foi, et vous-même peut être, jusqu'au jour où vous fut révélé un nouvel Évangile dans un sommeil qui vous surprit au haut du Parnasse, étiez-vous aussi dans l'erreur ; et Maintenant encore, si on en excepte le petit nombre de vos disciples, l'Église entière est dans l'erreur. Le dire est le comble de l'impudence, le sentir, le comble de l'orgueil, et le croire c'est le comble de la folie.

Mais, pour en revenir aux chapitres que nous avons entrepris de traiter, ceux qui entendirent des dogmes si nouveaux n'auraient-ils pas du considérer quelle multitude d'hommes sages et lettrés, d'hommes d'opinions et de doctrines saines, qui sentaient tout différemment et enseignaient manifestement le contraire de ces novateurs, l'Église a eus peu de temps auparavant ? je citerai entre autres, Anselme et

Raoul de Laon, [452] maître Aubry de Reims qui devint plus tard archevêque de Bourges, le très fidèle interprète de la parole de Dieu, Hugues de Saint-Victor, Robert le Noir, chancelier du siège apostolique, et beaucoup d'autres encore, dont la vie présente ou la mémoire encore vivante est en bénédiction. Or ils sont tous d'avis que tout ce qui est en Dieu est Dieu. C'est ce qui a fait dire à maître Raoul de Laon, dans un écrit : « Par les noms Père, Fils et Saint-Esprit, nous ne comprenons point des propriétés, comme nous l'entendions plus haut en parlant du *to pur*, qui ne soient point les personnes divines mêmes. » Maître Hugues reprend de son côté : « Comme dans la Trinité sont celui qui n'est de personne, puis celui qui est de celui qui n'est de personne et enfin celui qui vient de l'un et de l'autre, c'est une vraie Trinité, mais l'unité n'en demeure pas moins parfaite ; attendu que, en Dieu, il ne peut rien y avoir qui ne soit point Dieu, tant ce qu'il est est un (*Hugo, de Sacram.*) » Il dit encore : « Dans la nature de la divinité, il n'y a ni multiplicité, ni diversité ; la personne et ce qui est dans la personne ne peuvent être divisés. »

Premier chapitre. – L'essence, la substance et la nature divines qu'on appelle la divinité, la bonté, la sagesse, la grandeur de Dieu, et le reste, ne sont pas Dieu, mais la forme par laquelle Dieu est.

Second chapitre. – Ni un seul et même Dieu, ni une seule et même substance, ni une seule et

même chose quelle qu'elle soit, n'est en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit.

Troisième chapitre. — Les trois personnes sont trois par trois unités, et distinctes par trois propriétés qui ne sont pas ce que sont les personnes mêmes, mais elles sont trois éternels différents par le nombre, tant entre elles que de la substance divine.

Quatrième chapitre. — La nature divine ne s'est point incarnée et ne s'est point uni la nature humaine.

FIN DU LIBELLÉ CONTRE GILBERT, ÉVÊQUE DE POITIERS.

Symbole de foi, publié contre les chapitres de Gilbert, par les Pères des dix provinces, avec plusieurs évêques et abbés, et rédigé par Bernard, le très révérend abbé de Clairvaux.

I. Nous croyons et nous confessons que la nature de la divinité est Dieu, et que, en aucun sens catholique, on ne peut nier que la divinité soit Dieu, et que Dieu soit la divinité. Partout où l'on dit que Dieu est sage par sa sagesse, grand par sa grandeur, éternel par son éternité, un par son unité, et autres choses semblables ; nous croyons qu'il n'est sage que par cette sagesse qui est Dieu, qu'il n'est grand que par cette grandeur qui est Dieu, qu'il n'est éternel que par cette éternité qui est Dieu, qu'il n'est un que par cette unité qui est Dieu, et qu'il n'est Dieu que par [453] cette divinité par laquelle il est lui-même,

c'est-à-dire que c'est par lui-même qu'il est sage, éternel, un, Dieu.

II. Quand nous parlons des trois personnes qui sont le Père, le Fils et le Saint-Esprit, nous professons qu'elles sont un seul et même Dieu, une seule et même substance divine ; et, réciproquement, lorsque nous parlons d'un seul et même Dieu, d'une seule et même Substance divine, nous professons que ce seul et même Dieu, cette seule et même substance divine, est en trois personnes.

III. Nous croyons que le seul Dieu Père, Fils et Saint-Esprit est éternel, et que, absolument aucune autre chose, qu'on l'appelle relations, propriétés, singularités, unités, et autres choses semblables se trouvent en Dieu, et soient éternelles sans être Dieu.

IV. Nous croyons que la Divinité même, qu'on lui donne le nom de substance ou de nature divine, s'est incarnée, mais dans le Fils. [454]

LETTRE DU MÊME GEOFFROY à Josbert
contenant quelques courtes notes sur l'oraison dominicale.

1. Le frère Geoffroy à son cher très ami :
chanter et prier ensemble d'esprit et de cœur.

Mon frère Josbert, vous m'avez demandé, pour vous, quelques notes sur l'oraison dominicale, divisées en quatre parties, suivant les articles de cette oraison, afin qu'elles restent gravées plus fortement dans la mémoire, et qui ne soient ni trop courtes ni trop longues. M'étant donc mis sous les yeux votre quatrain, j'ai eu à cœur de vous donner une double annotation sur cette partie, et de vous la donner sans retard, parce que je sais, comme vous, que celui qui donne tout de suite donne deux fois. Que sa brièveté, peut-être un peu obscure, ne vous en déplaise pas, elle vous servira à vous exercer, en vous fournissant l'occasion d'ajouter quelque chose à la sagesse. Le Seigneur a dit : *Il faut prier toujours et ne jamais se lasser.* Ce que tous les fidèles doivent pratiquer, d'après la recommandation du Seigneur, convient particulièrement, chacun le sait, à notre profession. C'est, en effet, elle qui est désignée par la personne et le nom de Daniel, qui, ainsi que nous le lisons dans le Prophète, doit se sauver avec Noé et Job. Un homme de désirs est en même temps un homme de prières, et celui qui a sans cesse de bons désirs, fait toujours de bonnes prières. Auprès de Dieu les vœux crient plus efficacement que les prières, et la disposition

continuelle du cœur est une prière sans fin. Heureux fut Daniel contre qui on ne put trouver aucune occasion d'opposer quoi que ce soit, si ce n'est dans la loi de Dieu. Heureux fut-il, cet homme qui aima mieux s'exposer à la mort, que de cesser de prier. À combien plus forte raison, nous convient-il de prier toujours, sans jamais nous arrêter, à nous qui sommes menacés de mort si nous ne prions pas, et qui avons des promesses de vie si nous prions ? Mais il n'en faut pas moins faire attention à ce que, si parfois nous nous servons dans la prière des paroles des autres, aucun de nos vœux, aucune de nos prières, aucune de nos demandes ne s'éloignent de la source que celui qui s'entendait le mieux à prier, nous a apprise, et à laquelle notre unique avocat nous a façonnés, quand il nous a dit : Voici comment vous prierez le Père.

2. *Notre Père qui êtes aux cieux.* C'est vers le Père que nous sommes instruits à diriger notre prière, parce que c'est la gloire du Père que recherche le Fils, le Fils, dis-je, qui nous accorde comme le Père et fait de même que le Père, tout ce que le Père accorde et fait. Nous devons prier au pluriel, parce que nous devons toujours prier les uns pour les [455] autres, car il faut que notre prière soit commune, de même que notre adoption est commune. La prière est le propre de celui qui se sent proprement Fils, selon ce mot de l'Écriture : « Je monte à mon Père qui est votre

Père, etc. » Notre Père qui êtes aux cieux. Cette préface, non moins utile et efficace que brève, fait vibrer quatre fibres du cœur, réveille les sentiments de joie et de crainte, de tristesse et de désir. En effet, nous ne pouvons nous rappeler que nous avons un Père dans les cieux, sans concevoir ces sentiments de joie qui naissent de la confiance ; mais, en même temps, la crainte nous porte à appréhender dans un sentiment de révérence, qu'un tel Père ne nous trouve indignes de lui, dégénérés et ingrats. Quand nous disons *qui êtes aux cieux*, un sentiment de tristesse doit s'emparer de notre âme, si nous n'avons point perdu le sens, à la pensée qu'il n'habite pas encore en nous. Mais le ciel n'est pas plus élevé au dessus de la terre que nous ne sommes nous-mêmes, non seulement loin de nous, mais encore loin du Seigneur, jusqu'à ce que nous soyons aussi dans les cieux. Néanmoins, nous souhaitons avec raison de devenir citoyens du ciel, nous soupirons après le bonheur d'être habitants des cieux, et de voir notre père qui est aux cieux, être de même en nous. Car le Seigneur a dit : *Quiconque m'aime garde ma parole...* etc. jusqu'à ces mots : et nous ferons, etc. Il est clair par là que ceux qui font la volonté du Père n'ont point encore en eux cette demeure, mais l'objet légitime de tous nos vœux et de tous nos souhaits, c'est qu'ils achèvent de construire cette demeure, c'est qu'ils y habitent, c'est qu'ils y restent. L'Esprit-Saint demeura sur Jésus, et c'est

le signe qui avait été donné à celui à qui il avait été dit : *C'est celui sur qui vous verrez le Saint-Esprit descendre et s'arrêter, qui baptise.*

La première demande est celle-ci : *Que votre nom soit sanctifié.* Le nom du Seigneur est certainement saint, sa sainteté est perpétuelle et parfaite, mais ce qui nous devons souhaiter et demander, c'est qu'il soit sanctifié pour nous, en nous, par nous, et de nous, par la connaissance, la participation, et la dévote confession de cœur et de bouche de sa sainteté ; ainsi que par l'encouragement donné au prochain par nos conseils et nos exemples, à acquérir ces trois choses. En effet, on peut dire en quelque sorte que le nom du Seigneur est sanctifié en nous quand il est connu de nous, car tout en restant toujours dans sa très parfaite sainteté, il grandit néanmoins d'autant plus en sanctification en nous, qu'il y est plus connu. En même temps que l'invocation de son nom nous sanctifie, elle est sanctifiée en nous ; sa sainteté naît en nous à mesure qu'elle se répand et grandit en nous. Son nom est sanctifié par nous, quand nous rendons gloire à ce nom. Il est sanctifié de nous quand il n'est pas blasphémé à notre occasion. *Que votre lumière brille ainsi devant les hommes,* si vous voulez que votre Père céleste soit glorifié par vos œuvres.

Que votre règne arrive. Qu'il arrive jusques en nous, qu'il soit cru par nous, espéré, aimé, reçu

par nous, selon ce mot de celui qui en est le roi : Recevez le royaume qui vous a été préparé. C'est un voyage de trois étapes qui nous mène au royaume de Dieu, et ces trois étapes sont [456] notre foi, notre espérance et notre charité ; nous serons à la quatrième étape quand viendront les bénis du Père.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. À ce vœu se rapporte ce qui précède : *Qui êtes aux cieux*, et il doit se confondre avec les deux premiers, où il est dit : que votre nom, Seigneur, soit sanctifié dans le ciel et sur la terre, et que votre règne arrive. Que votre volonté soit faite en nous, de telle sorte que nous ne voulions rien que après vous, à cause de vous, selon vous, et par vous. Après vous, c'est-à-dire de telle sorte que notre volonté demeure ferme et stable dans les choses où la vôtre sera certaine pour nous ; hésitante avec raison, dans les choses où votre volonté n'est pas claire, mais prête à la suivre de quelque côté qu'elle verra la vôtre incliner. Mais si le Père a voulu que le Fils souffrit, Judas l'a voulu aussi, et les Juifs l'ont voulu également, mais cette conformité de vouloir ne servit ni au premier, ni aux seconds. Aussi puissions-nous, Seigneur, ne vouloir que, à cause de vous, en sorte que nous ayons, en tout, votre zèle. Mais il faut aussi que nous voulions selon vous, car notre zèle ne doit point aller sans la science, comme le zèle de ceux qui persécutaient les vôtres et se figuraient, en

agissant ainsi, faire une chose qui vous fût agréable. Enfin, il faut que tout ce que nous voulons, nous le voulions par vous, et que notre volonté soit vôtre tout entière, et que ce soit vous qui opéreriez en nous le vouloir et le parfaire, eu égard à votre bonne volonté.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, le pain de la nécessité, de la douleur, du travail, de la vie, de l'intelligence ; le pain qui sustente la vie présente, le pain qui nous fasse porter des fruits de pénitence, le pain qui nous porte au travail de la justice, et enfin le pain qui est plein de goût et de saveur. C'est de ce quatrième pain que le saint prophète Daniel parlait, quand il disait que dans le deuil de la pénitence, il n'avait point mangé le pain objet de tous ses désirs.

Et remettez-nous nos péchés, ces péchés que nous contractons de quatre manières, en ne donnant point à notre corps le châtement qui lui est dû ; à notre cœur, la garde qu'il réclame ; aux hommes, l'humanité à laquelle ils ont droit, et à vous, Seigneur, la gloire qui vous appartient.

Comme nous remettons leurs dettes à nos débiteurs, à ceux qui ont péché contre nous, en nous causant quelque dommage, en empêchant nos progrès, en nous faisant quelque injustice, par parole ou par action, et en nous blessant dans notre corps.

Et ne nous induisez point en tentation, mais que votre vérité nous environne de son bouclier, afin que nous ne redoutions point les craintes

nocturnes, la flèche qui vole, la chose qui passe, etc., je veux dire l'impatience et la pusillanimité dans l'adversité, l'impudente insolence dans la prospérité, car celles-là se rapportent à la nuit, et voici celles qui se rapportent au jour : l'hypocrisie, l'injuste semblant, l'impudence intempérante, effrénée dans les péchés publics et notoires. Les deux premiers péchés se rapportent à la double armée que produit le monde, les autres à Got et Magot, le couvert et le découvert, dont il est parlé dans les prophètes. [457]

Mais délivres-nous du mal, c'est-à-dire de l'obligation du péché, de la vengeance temporelle, de la sentence de damnation au jugement dernier, et du désespoir du remède dans l'enfer.

On a encore du même Geoffroy, une lettre adressée à Aubin, évêque d'Albano et légat du pape. On la trouve dans Baronius, à l'année 1186 ; elle traite d'une question fort agitée en France à cette époque : de la substance de l'eau mêlée au vin dans le calice ; se trouve-t-elle changée, comme le vin, au sang du Seigneur ? Geoffroy, dans cette controverse, tient pour l'affirmative.